



Femmes fortes

Novembre 2019

Élie B • Ange Beuque • Coralie Brunot
Catherine Delamare • Julie Kemtchuaing • Léa Fizzala
Xavier Lhomme • Véronique Liegard

reticule.fr

Réticule #2 : Femmes fortes

Novembre 2019

Table des Matières

[L'éveil du sang](#) - Julie Kemtchuaing

[Glitchovsky](#) - Léa Fizzala

[Hybrischronie](#) - Ange Beauque

[Les merveilleux mirages](#) - Véronique Liegard

[Solide](#) - Élie B

[Marie et Louis](#) - Xavier Lhomme

[Dolores](#) - Coralie Brunot

[Mes deux amours](#) - Catherine Delamare

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

Suivez-nous sur Facebook : facebook.com/reticulenewsletter

Contactez-nous par mail : reticulenewsletter@riseup.net

© 2019 Réticule. Tous droits réservés.

L'éveil du sang

Julie Kentchuaing

Ça avait commencé en juin 2021. Remonter au premier a demandé un certain temps : après tout, en France à cette période, on comptait 5,3 meurtres par jour. Une performance somme toute assez banale et cadencée pour se perdre dans les brumes de l'indifférence. C'est peut-être pour cette raison que l'information avait mis tant de temps à nous atteindre, et que lorsqu'elle nous était parvenue il était déjà trop tard.

On suppose que l'un des premiers avait eu lieu à Berlin, en mars de la même année, dans une allée boueuse de Friedrichshain. Un homme retrouvé au matin, balle dans la tête. Ni la police ni les médias n'avaient fait grand cas de l'affaire : l'Est avait beau se gentrifier vitesse grand V, l'endroit restait un quartier tenu par ce que les familles bien nées de l'Ouest appelaient « des anarchos, des nazis et des arabes ». Il fallait donc s'attendre à ce que, parfois, un petit malin se prenne un rappel de cette réalité littéralement en pleine poire. Un souvenir que Berlin-Est ne s'était pas encore mué en docile espace de safari.

Mais ça avait continué, sans que personne ne se rende compte de rien. Éloignement géographique, citadelles trop vrillées par la violence pour que le meurtre ne choque : Berlin, puis Moscou, puis Marseille, sans doute Milan, sûrement Dresde. Et puis ça avait touché Paris. Au grand jour.

Récupéré sur l'iPad de *nom effacé*, 12 août 2021

« Il s'est passé quelque chose aujourd'hui. Moi qui me plaignais que mon existence soit d'un monotone ahurissant... Voilà à quoi je pensais quand c'est arrivé.

Je me tenais au bout du quai de la ligne 3, à République. Mes jambes m'y avaient emmenée en pilote automatique, j'avais déserté de moi-même. Et puis, comme une intuition : mon corps qui se réveille, une mini décharge sur la nuque, réflexe ancestral réactivé par des années de boxe. Entendant le train arriver, j'ai dirigé mon regard vers la droite. Pas mal de monde s'agglutinait à côté de moi : un beau gosse suintant la « startup nation », un adolescent noir au profil magnifique, un gringalet en *hoodie*, une fille androgyne arborant un t-shirt « Bientôt la Fin ». L'étrange flux électrique qui parcourait le haut de mon échine s'est légèrement intensifié, accompagné d'une chaleur inconfortable dans le ventre : mauvais contexte, cet ensemble de sensations ne s'activant que lorsque j'étais sur un ring. Quand la peur montait, mais que sa contrepartie nécessaire pour survivre – le goût du sang – prenait le dessus.

Vacarme du métro qui déboule. Le bambin en *hoodie* s'est avancé. Il a tendu le bras. Et le roi de la gagne devant lui s'est effondré comme une poupée de chiffon. Je n'ai pas entendu la détonation mais je me rappelle du bras tendu, resté immobile pendant deux secondes qui m'ont paru une éternité suspendue. J'ai lu quelque part que plus on se rapproche de l'horizon d'un trou noir, plus le temps décélère : j'étais peut-être la première à expérimenter cette situation. J'avais les yeux rivés sur son centre. Qui a relevé la tête, m'a regardée, m'a souri. Et aussi incroyable que cela puisse paraître : le trou noir était une femme. Une gamine à la peau mate, des mèches éparées encadrant sa trombine. Son sourire illuminait un visage sur

lequel je ne décelais que de la bienveillance, peut-être un brin de malice. Et dans ses yeux, une lueur carnassière en guise de singularité : le goût du sang »

Les États, les médias et autres décideurs sociétaux avaient usé de tous les euphémismes imaginables pour éviter de qualifier ces meurtres. Les images ne laissaient pourtant aucun doute : exécutions pures et simples répétant le même mode opératoire, des passants se faisant tirer dans la tête par des individus en *hoodie* que les services d'ordre étaient incapables d'appréhender. Bien que ces actes aient pris leur essor dans les métros, ils gagnaient les lieux publics et les entreprises. Comme le martelaient les télévisions mondiales, nous avions à faire à un « terrorisme d'un nouveau genre », à un détail près : l'absence de revendications – ce qui n'empêcha pas une Europe hystérique prête à se rebaptiser « Union des États Fascistes Sympas » de s'en prendre à ses boucs émissaires favoris. Il fallait dire que des gens, sans lien apparent entre eux, se faisaient cramer la gueule par une bande qui ne laissait aucune trace et ne communiquait rien. Un cauchemar qui justifiait les dérives d'une nouvelle Inquisition.

« Toutes les victimes sont des hommes, et je pense que c'est fondamental ». Dans la salle de réunion H6G45, Nath Witkin avait enfin obtenu un semblant d'attention. Le capitaine Jérôme Legrand avait fait taire les tentatives de récrimination de ses collègues d'un mouvement de main agacé. La petite tenait

quelque chose, il en était persuadé. Il s'enfonça dans son fauteuil et articula un sec : « Continuez ».

Nath reprit : « Même si nous ne sommes pas parvenu.e.s à établir de lien entre les victimes, ce sont des hommes dans la trentaine-cinquantaine, CSP+... J'ai pas mal étudié les images des caméras de surveillance, j'en ai parlé aux mecs de l'Analytics. Et ma conclusion...

– Leurs IA nous ont forgé des profils types qui ne correspondent à personne pour le moment, on sait déjà tout ça, l'interrompt Charentin.

– Les IA ne sont bonnes qu'à la hauteur des conneries qu'on leur donne à bouffer », avait-elle rétorqué dans un feulement agressif. Legrand se racla la gorge, perdant visiblement patience : « Vous voulez en venir où ? »

Nath avait difficilement dégluti : « Eh bien au vu de la stature des bourreaux, les IA ont toutes sorties des mecs jeunes. Logique. Mais après réflexion, je me suis demandée, vu qu'aucun des portraits robots n'a donné quoi que ce soit – ce qui n'arrive *jamais* –, si en fait, c'était pas... ». Elle marqua un temps d'arrêt ; Legrand vit passer une étrange lueur dans ses yeux, comme un regret fugace. Elle secoua la tête et reprit : « Si les coupables, ce n'était pas plutôt... Des femmes. »

Quatre secondes d'un silence de mort.

Puis Laval avait pouffé de rire, suivi de Charentin, Roubiot et Gorgski. « Silence » leur avait ordonné Legrand, employant une tonalité beaucoup plus tendue qu'il ne l'aurait voulu.

Ça avait commencé. Une voix intérieure le lui martelait avec clarté : « panique Legrand, panique ». Pourtant cette panique avait toujours été là, larvée dans les recoins de sa conscience. C'était elle qui le maintenait en éveil incisif, lui rappelant sa mission existentielle : protéger l'ordre établi. Une Croisade

continue. Les noirs, les arabes, les chinois, les écolos, les anticapitalistes, les communistes... C'était de là que venait la menace. Et les femmes évidemment. Mais jamais il n'aurait pensé... Le culot larvé. L'audace sournoise. L'ingratitude haineuse. Les femmes, *évidemment*. Pourtant, ils avaient passé des millénaires à mater ces fouines dont les chaires étaient tellement imprimées du nom de leurs maîtres qu'elles s'imposaient des contraintes qu'eux-mêmes ne leur avaient pas demandées : se griller la tronche au nom d'un dieu résolument masculiniste, placer un despote misogyne et raciste à la Maison-Blanche, vanter les mérites de la maternité et du travail de maison gratis, excuser le viol, se bouffer la gueule pour un coin de table sur le marché du travail... Il aurait dû le voir venir. Une ombre le tenaillait à présent entièrement, terreur poisseuse lui susurrant que son heure était venue. Que son monde allait brûler.

« Virez-moi le plancher, tous autant que vous êtes. Witkin, vous restez ici ».

Ils s'étaient exécutés, lançant des œillades éplorées à leur patron. Nath avait dégluti et s'était approchée, le regard de travers. Legrand avait commencé :

« Ce sont de graves accusations que vous me sortez là. Non seulement vous faites passer nos analystes pour une belle bande de branques... Vous ne vous seriez pas permise de prendre la parole avec une théorie fumeuse ? »

Witkin se répandit en balbutiements : « Oh non, évidemment. Je... Honnêtement, j'avais peur de vous faire perdre votre temps en venant vous présenter le fruit de mes recherches. Mais les meurtres continuent, et mon travail est encore de protéger la population ».

Legrand continua : « Soit. Les victimes ne sont que des hommes... Les coupables ont tous un profil physique jeune... Vous avez vérifié vos hypothèses avec l'Analytics ? Quelles sont leurs conclusions ?

– Quand j'ai ajouté la variable féminine aux IA et que j'ai révisé leurs modèles algorithmiques... Une fois que j'ai, disons, réécrit ce que pouvait être une femme – vu qu'elles ne les considéraient que capables de ce que vous appelez « crimes passionnels »... ».

Elle imposa une feuille à son regard. Les résultats étaient sans appel : si le physique s'additionnait au profil psychologique rédigé par Witkin, on arrivait à une probabilité de 86 % de femmes, et presque aucun assassinat perpétré par la même personne. Legrand sentit son cerveau bourdonner.

« Pourquoi » murmura-t-il.

« Pourquoi ? ». Nath l'avait répété sur un ton d'évidence déconforte. Après confirmation du sérieux de l'interrogation, elle avait profondément inspiré :

« Eh bien... Avortement interdit dans 34 États des États-Unis, camps de redressement pour lesbiennes en Hongrie, stérilisations de masses dans les DOM TOM, les attentats de Buffalo, Toronto et Nashville par des Incels, le massacre de la ville réservée aux femmes de Jinwar et de... ».

Il avait cessé de l'écouter. Elle déroulait son morbide inventaire sans effort, comme si toutes les femmes de la planète avaient cette liste gravée dans le marbre de leur mémoire, liste qu'elles brandiraient triomphalement à l'heure du Jugement Dernier. L'ombre déversait toujours son fiel à ses oreilles, le maintenant dans l'impression que non seulement il allait payer, mais que c'était amplement mérité. Il secoua la tête. Non, il n'allait pas se laisser abattre. Pas à la première vraie menace. Les

autres, c'était pour s'amuser. Combien de morts réellement causées sur le territoire par le terrorisme islamiste sur les dix dernières années ? On arrivait péniblement à 500. Quel genre d'homme était-il s'il se ratatinait au moment décisif ? Qu'elles essaient, tou.te.s autant qu'elles étaient : elles se casseront les dents sur l'implacable inéluctabilité de son univers. Il inspira, interrompit le catalogue monologué de Witkin et se leva : « Bien, rappelez-moi les autres ».

Penauds, ils étaient réapparus. Legrand attendit qu'ils prennent place et inspira : « La théorie de Witkin est peu probable mais mérite d'être creusée. Vous allez m'éplucher ce qui se dit sur le Net. Quels réseaux valident cette théorie, où, qui sont-ils... Et vous vous démerdez, mais je veux savoir qui est derrière tout ça. Peut-être des femmes islamistes, peut-être des anarchistes... Je n'ai jamais entendu parler de réseaux féministes véritablement dangereux ou violents, à part ces demoiselles qui se mettaient à poil pour un oui ou pour un non... Hum... ».

Il claqua des doigts à l'attention de Witkin, sans voir passer le voile de dégoût incrédule sur le regard de la jeune femme.

« Les Femen ! », s'exclama ce fayot de Laval.

C'est ça. Les Femen.

En rentrant chez elle, Nath s'était sentie merdeuse. Elle adorait son travail. Certes, sa vision chevaleresque de la police s'était quelque peu érodée au contact de la réalité, mais elle voulait y croire et changer les choses, à son petit niveau. Naïve.

Nauséuse, elle s'était blottie dans son lit, laissant les émotions la submerger pour essayer de les comprendre. Depuis qu'elle avait présenté sa théorie de terrorisme misandre à Legrand, elle gardait la sale impression de ne pas être du bon

côté de l'Histoire. Pourtant, des hommes mourraient. Mais des femmes mourraient aussi, tous les jours, depuis bien trop longtemps. Un tas de pensées désagréables l'assaillit : et si sa théorie ne valait pas mieux que la Terre plate mais qu'elle l'appuyait parce qu'en réalité, elle désirait cette révolte à la « sauvagerie insensée » ? Et si elle avait eu tort d'améliorer les données et le protocole d'apprentissage des IA, des armes aux mains d'un ennemi omnipotent ? Pourquoi s'évertuait-elle à voir des guerres de genre partout ? Et surtout, – cette dernière pensée occupa son espace mental jusqu'aux premières lueurs de l'aube – quid des représailles ?

Trois mois de terreur, et toujours personne à blâmer. Les États avaient eu beau user de méthodes toujours plus liberticides pour fliquer leur population, les résultats demeuraient sans appel : aucune identification, aucune revendication.

Et puis, par un mardi pluvieux d'octobre, la délivrance. La scène avait été la plus partagée de l'histoire du Net, et ce malgré la rapidité inédite avec laquelle les plateformes de streaming l'avaient censurée.

Un nouveau meurtre. Londres, station Blackhorse Road, l'une des dernières à avoir résisté à la fermeture progressive de tous les métros européens. Scénario devenu d'un banal morbide : un train entre en gare, la foule s'avance, un individu tend le bras, un homme s'effondre. Sauf que, dans la panique qui suivit, l'individu en question ne bougea pas. Il leva la tête, semblant chercher l'un des nombreux dispositifs CCTV. L'ayant trouvé il ôta sa capuche,

révélant un visage poupin de jeune fille, cheveux blonds en bataille, les joues encore gonflées d'adolescence. Alors que les passant.e.s hurlaient en s'enfuyant, la gamine avait plongé son regard dans l'œil de la caméra, ouvert la bouche et articulé les mots qui, plus tard, seraient ainsi transcrits : « You had it coming ».

Elle avait esquissé un radieux sourire en guise de pirouette finale. Puis, sans hésitation, porté l'arme à sa tempe et pressé la détente.

Interrogé.e.s séparément, les policier.e.s dépêché.e.s sur les lieux ne se souviennent que de ce sourire figé, à peine entamé par les éclaboussures de sang, d'os et de cervelle. Franc, réjoui, carnassier. « Vous l'avez bien cherché ».

À compter de cet événement, le rythme déjà soutenu des exécutions s'accéléra. À ce détail près : les meurtrières – car c'était toujours des femmes – ôtaient leur capuche, articulaient un « you had it coming » dans leur langue respective et se suicidaient. Pas une seule n'avait hésité.

On avait pensé que connaître l'identité des coupables mettrait rapidement un terme à cette barbarie, que la police remonterait implacablement à la source, à l'équipe décisionnelle, au cerveau de l'opération. Mais malgré le niveau d'organisation forcément nécessaire pour terroriser l'Europe sans se faire choper, le mouvement semblait totalement... Désorganisé. On avait beau mettre à jour les moindres recoins de la vie des coupables : rien. Même l'emprisonnement de leur entourage n'avait pas abouti : toute.s tombaient des nues à la découverte que leur fille, leur amie ou leur sœur faisait partie de

cette bande que les médias avaient prénommée le « hoodiegang ».

Pour la première fois de l'histoire humaine, l'espace public européen devint presque plus sûr pour les femmes que pour les hommes. Cet état de fait socialement inacceptable ne dura qu'un court instant, les actes misogynes se démultipliant à une vitesse enthousiaste. Les discours médiatiques et politiques encouragèrent grandement cette frénésie furibonde : des couvre-feux furent imposés aux femmes ; elles se virent refuser l'accès à certains lieux ; des milices de bonhommes se mirent à parcourir les rues de Rome, de Lyon ou de Kiev ; parce qu'elles portaient un *hoodie*, des dizaines de filles se firent massacrer par des foules hystériques rappelant les expéditions meurtrières blanches post guerre de Sécession.

Mais en parallèle, un contre-mouvement de « soutien » tout aussi violent vit le jour. Anarchique aussi bien dans son organisation, ses actions que ses réclamations, ces femmes et hommes jetaient leur dévolu sur toutes institutions identifiées dans l'inconscient collectif comme servant le joug du pouvoir en place. « You had it coming » devint un leitmotiv global, tagué sur le seul mur resté intact lors d'un attentat des forces dissidentes yéménites contre l'Arabie Saoudite, sérigraphié sur une banderole survolant une plateforme pétrolière prise d'assaut en Antarctique, ou gribouillé sur la pancarte accompagnant le meurtre par pendaison d'un banquier de Goldman Sachs en Allemagne. Sans aucune revendication et par le seul truchement de la violence, le « hoodiegang » avait ouvert les vannes à une fureur haineuse qui n'attendait que de se déverser.

Et le 20 décembre 2021, tout bascula définitivement. Une simple vidéo postée sur Youtube, visionnée plus d'un milliard de fois en l'espace de 8 minutes avant d'être censurée.

À l'écran, une vingtaine de femmes, toutes en *hoodie*. Noires, blanches, métisses, arabes, asiatiques... Aucune ne devait avoir plus de 40 ans. Bien que le son éteint rendait impossible la compréhension de leurs propos, il était évident que l'ambiance était bon enfant. Et puis l'une d'elle, identifiée plus tard comme Azaelle Dubois, s'était avancée, faisant taire les bavardages. Elle enclencha le son et verrouilla son regard noir dans celui de la caméra :

« Salut. Vous devez être content.e.s, enfin une vidéo. On la tourne maintenant, parce que sachant que les meurtres sont perpétrés par des femmes, il est évident que vous allez nous mettre la misère. Vous avez déjà commencé ».

Elle n'avait pas cillé au mot « meurtre », aucune trace de remords ne perçait dans sa voix. Résolution fanatique de celle qui a pleinement justifié ses actes. Elle continua :

« Remarque, vous n'avez jamais eu besoin de motif pour nous mettre sur la gueule, alors vu que maintenant on vous en a donné un en or... Mais on ne voulait pas partir sans que nos sœurs soient prêtes. On leur doit bien ça. »

« On va vous parler à vous déjà, les tenants de l'ordre patriarcal. Je suis ici pour vous dire que c'est terminé. Ce n'est que justice, admettez : tout a une fin, et il est grand temps que votre ère viriarcale capitaliste et raciste s'achève. Vous pensiez que ça viendrait d'ailleurs, certainement pas de cette masse informe de chieuses représentant plus de la moitié de l'humanité. C'est que vous vous étiez donné beaucoup de mal pour nous mettre au pas, des siècles de travail civilisateur. Vous

aviez de bonnes intuitions pourtant : en 2019, perso, ça m'a bien fait marrer quand vos médias péroraient sur la « nouvelle terreur féministe ». *Oh boy*, vous saviez pas ce que c'est que de la vivre, la terreur. Mais maintenant, elle a changé de camp : c'est une chienne efficace mais inconséquente, la terreur. »

Elle s'interrompt quelques secondes avant de reprendre : « À nos sœurs maintenant. C'est vrai qu'on est un peu lâche. Nous on va mourir, en en emmenant pas mal avec nous, et on va vous laissez avec les conséquences de nos actes. Ne vous fourvoyez pas, vous allez souffrir : ça a déjà commencé mais c'est rien comparé à la suite. Même vous, les chiennes qui profitent du système en aboyant plus fort que ses chancres : vous allez prendre très cher. Pardonnez l'expression, mais ça a jamais payé sur le long terme de jouer au bon nègre de maison ».

L'assemblée ricana. Azaelle Dubois laissa retomber les rires et poursuivit : « Alors maintenant, à toutes nos sœurs : on vous laisse le choix. Parce que ça ne peut plus durer, et vous le savez. On est comme vous : on a cru à la paix, on a cru à l'action non violente, on a cru que lentement, à coup de manifestations, d'articles et de lois on allait y arriver. Mais ça ne marche pas, ça ne marchera jamais, ça ne *peut pas* marcher ainsi. Vous nous demandez « pourquoi tant de violence » ? Parce que nous sommes les bonnes filles d'un système où la violence est endémique. Un système qui nous tient par la peur. Alors ouais, c'est moche ce qu'on a fait. Mais avec du recul, vous verrez qu'on *ne pouvait pas* ne pas le faire. Vous nous dites qu'on est injuste, dégueulasse, tarée, que nos victimes ne méritaient pas cette mort ? Peut-être. J'en sais rien. Mais, ce que je sais, c'est qu'on est en décembre. Et que depuis le début de l'année, 583 femmes sont mortes en France sous les coups de leurs maris. On n'est plus à une injustice près ».

L'interlocutrice ferma les yeux, laissa tomber sa tête qu'elle secoua légèrement, comme accablée de fatigue. Elle finit par relever un regard lourd de menaçantes promesses, tout en inspirant profondément : « Mes sœurs, je suis là pour vous dire que vous n'avez plus à avoir peur. La seule différence qui nous sépare, c'est que nous avons compris qu'il valait mieux crever que de vivre dans un monde qui ne nous tient que par l'effroi de la mort et qui n'a aucune intention de changer. Regardez-nous, regardez comme, en l'espace de quelques mois, la panique a changé de camp. Mes sœurs, il est temps que vous aussi, vous retrouviez le goût du sang ».

Conversation récupérée sur portable, 21 décembre 2021

« Je te l'avais dit meuf : va y avoir un Grand Soir. Je l'attendais juste pas de mon vivant »

FIN

Julie Kemtchuaing

Autrice et co-créatrice de Girlshood Magazine.

<http://www.girlshood.fr/>

Glitchovsky

Léa Fizzala

C'est tout juste une histoire. Une histoire de *bits*, une histoire de geeks et une histoire d'amour. Pas comme dans les livres, pas encore, mais une histoire quand-même. Et jolie, j'espère.

Quand j'ai rencontré Marie, elle avait déjà la rage d'apprendre. Et toujours un crayon, sur une oreille ou entre les dents. Elle aimait beaucoup les gens, même si parfois de loin. Elle aimait déjà les regarder, les comprendre, essayer de dessiner, avec une tendresse feutrée, leurs silhouettes imparfaites. Et puis moi, avant de la rencontrer, je me sentais creuse. Je me sentais un peu con aussi, mais ça, ça subsiste.

Quand j'ai rencontré Marie elle se demandait déjà qui était « je », cette personne impartageable, ce concept infini et minuscule, et quelles histoires on racontait avec son « je ». Autofictions, alterfictions, un grand théâtre de « je » qui peuplaient ses carnets.

Moi, avec le recul, je me dis que c'est marrant, elle pensait déjà le monde comme un entrelacement d'histoires. Qu'on se raconte, qu'on raconte aux autres. Et qu'on se la raconte aussi un peu. À ce moment-là, par contre, Marie n'avait pas trop d'amour pour les ordinateurs. Elle les voyait surtout comme un moyen, et contraignant qui plus est. Mais j'ai débarqué et – je n'en suis pas peu fière – je l'ai amenée à voir un peu de magie dans les pixels, les dédales de la Toile et l'étrange soupe cosmique qui gargouille dans les circuits de nos systèmes informatiques.

Alors quand elle a plongé dans le 2.0, évidemment, Marie y a plongé avec toute sa profondeur à elle. Directement elle a brûlé les étapes, elle a traversé l'écran, elle a surfé sur les *.wav*, les *.dot*, sur les RPG, les FPS, les *memes*, tout le cabinet et ses curiosités. Ce qui l'a questionnée, ce n'était pas le vernis, la plastique rutilante des productions dernier cri, non c'était le hardware. Qu'est-ce qu'il y a dans le « je » de l'ordinateur. Qu'est ce qui balbutie, qui déraisonne dans ces circuits ? Comment il nous raconte son histoire ? Comme avec nous, je crois qu'elle était bien plus intéressée par ce qui s'échappait des failles que ce qui était donné à voir sur la devanture. Et elle se demandait, face à la machine pataude, éclipsée par ses chimères numériques : comment dessiner, pour elle aussi, une silhouette belle et imparfaite ?

C'est donc naturellement que tout a commencé avec les *glitches*. La diffraction de l'image numérique. La première fois qu'elle a vu un *glitch*, c'était en jouant à un vieux jeu chez moi. Je dis « vu » mais je veux vraiment dire « remarqué » car des *glitchs* on en voit beaucoup, seulement comme tout dysfonctionnement on les oublie aussi vite qu'ils sont partis. Mais cette fois-là, en regardant son personnage flotter dans un éther immaculé après avoir traversé le décor, elle a réalisé à quel point les coulisses du numérique recelaient de merveilles. A partir de cet instant elle a commencé à apprécier, comme une irruption poétique, chaque film qui sautait, chaque jeu qui se déformait ou musique dénaturée par une lecture saccadée. Le soir, chez elle, assise sur son lit dépareillé avec son vieux Mac sur les genoux, Marie cherchait à comprendre les messages difformes produites par les bégaiements virtuels du hardware. Mettre en une image en musique, un *.png* en *.flac*, dire un son en couleurs, exprimer un rythme en *frame*... Bref, tous les

fantasmes qu'aurait eu Kandinsky s'il était né dans les années 90.

L'imaginaire de Marie aussi, il est devenu tentaculaire. Quand elle m'attendait à la sortie du boulot, je pouvais la voir, petite garçonne brune, penchée sur son carnet à croquis rempli de tubes, de lianes et d'algues. Elle dessinait des méduses, en bancs, en orbite, elle dessinait des arbres sinueux aux branches irrémédiablement imbriquées. Il lui en fallait toujours plus pour emmener avec elle des visiteurs au cœur de ses histoires labyrinthiques.

C'est un soir de concert que ça a dérapé. On était tous allés au Diamant d'Or, un rade improbable en pleine zone industrielle. Faxées entre deux boîtes d'import-export et des entrepôts en fin de vie, une centaine de mètres carrés laissés à l'abandon ont été sauvés de l'oubli par une association d'idéalistes. Une fiction collective, faite pour nous plaire. Avec toutes les volontés poétiques et pugnaces d'amateurs de musiques obscures, de bière, et de culture qui transpire, cette salle vraiment laide avait pris une âme incroyable. Il faut le voir, c'est à chaque fois une incantation ancestrale qui habite ces murs en béton défraîchi, cette scène pourrave à même le sol et cette fresque tropicale du meilleur mauvais goût, peinte sur le mur du fond. C'est chacune des âmes échouées ici pour un soir qui remodèle l'ADN de ce lieu mutant. C'est donc logiquement que le Diamant a hébergé notre expérience hors normes.

On avait tous beaucoup bu, même que Marie portait une casquette improbable qui écrasait ses boucles noires et lui donnait un faux air de gangster. Elle parlait de *glitches*, comme souvent dans ces temps-là. Qu'on devrait pouvoir glitcher

toutes les créations, et pourquoi pas le monde, qu'il y aurait une classe incroyable à pouvoir générer des bugs subversifs partout dans la matrice. Les membres du groupe, complètement allumés, étaient geeks aussi. Qui ne l'est pas un peu aujourd'hui ? Ils ont adoré l'idée – à leur décharge ils en adoraient pas mal depuis quelques verres – et ils ont dit : « *ok, branchons tout ce qu'on a sur nos amplis. On va faire un bœuf de glitches.* » Et voilà qu'on était tous partis à la recherche de carcasses d'ordi avec encore un peu de souffle. Elles ont voyagé jusqu'au Diamant dans des paniers à vélo, en sac à dos, en cabas à roulettes ou à même les bras dévoués de mecs un peu saouls. Je ne pourrais plus vous dire combien de temps ça nous a pris mais toujours est-il qu'on a fini par lui monter un vrai mur d'écrans, tous branchés entre eux, tous reliés au son et, surtout, tous en face des orbites pétillantes de Marie. Elle s'était assise en tailleur, l'air d'une gosse à Noël, devant son aquarium d'images et avait posé un gros casque sous sa casquette. Ici je pense que je dois vous expliquer un peu la méthode, parce que figurez-vous qu'il y en avait une, on est peut-être des allumés, mais des allumés consciencieux. La base c'est d'accepter qu'on peut mentir à un ordinateur. Oui, messieurs dames, il est possible d'être plus malin que la boîte à octets. Donc sur certains logiciels, on peut juste changer le format d'un fichier – prenons votre dernière photo de vacances par exemple – et dire qu'il s'agit en fait d'une musique. Bon public, votre ordinateur va essayer de donner du sens à ce charabia que vous lui balancez. Dans notre cas, on avait codé un programme en direct qui balançait dans un éditeur d'images tout le son qui lui provenait. Chaque note déformait l'écran à sa façon.

Les mecs ont commencé à jouer, d'abord tranquillement. Ils étaient cachés derrière la muraille de PC, il n'y avait pas assez de place dans la salle de concert pour tout mettre sur le même plan. Les lignes sursautaient, il y avait du carré de pixels à foison. Ça irisait dans tous les coins, on aurait dit une mosaïque possédée qui respirait au rythme de leur musique. Alors ils se sont emballés et ils ont joué de plus en plus fort, de plus en plus vite et de plus en plus déstructuré. Et s'il y a bien une chose qu'une pile d'ordinateurs entassés n'aime pas : c'est l'absence de logique. La musique, au fur et à mesure des improvisations, échappait au binaire. Je vous ai dit que le Diamant d'or n'était pas exactement le parangon des normes de sécurité. Je ne sais pas si c'est la poussière, si c'est l'installation improbable des tours les unes sur les autres, si c'est la jungle de multiprises qu'on avait installées mais toujours est il que ça a sauté. BOUM ! Tout d'un coup, les écrans ont clignoté et tous ensemble ils n'ont plus formé qu'un seul grand *glitch*. Le larsen nous a défoncé les oreilles alors qu'il explosait écrans et enceintes à tour de rôle. On est tous tombés au sol. Et putain, Marie, ça a tous été notre première pensée quand on s'est relevés. Elle n'avait pas bougé de son petit coussin en face du mur mais le souffle l'avait allongée sur le dos. Sa casquette avait roulé jusque sous une table mais son casque était toujours vissé sur ses oreilles. Elle ne bougeait pas et on a flippé. Je me suis levée pour aller la voir et je lui ai mis la main sur l'épaule. À mon contact, elle s'est un peu redressée et m'a regardée. Et là, je vous jure que pendant une seconde, ses yeux ont glitché. Juste une seconde puis elle avait cligné des yeux et j'ai cru que c'était une hallucination. Elle a enlevé le casque, qui collait fermement à ses oreilles et quelque chose a coulé de l'intérieur des écouteurs. Les circuits avaient totalement fondu.

Sur le moment je me suis demandé si une partie avait pu couler dans ses oreilles mais maintenant je pense sincèrement que oui.

On est plus à ça près en même temps, niveau vraisemblance de cette histoire.

Tout le matériel qu'on avait amené avait grillé et on s'était tous dit la même chose, silencieusement, Marie aurait pu mourir. Elle n'était pas morte et on avait tous dessoûlé d'un coup. Il fallait rentrer dans nos pénates et demain serait un autre jour. Et bon Dieu, qu'est-ce que demain allait être un autre jour !

Les premiers signes du changement de Marie (certains disent pouvoir, d'autres parlent de symptôme, moi je préfère voir ça comme une évolution logique de sa personnalité) sont apparus sans que personne n'en comprenne le sens. Partout où elle allait et rencontrait un système informatique il se mettait à résonner à ses pensées. Avec le recul je me rends compte que le premier signe a été vraiment anecdotique. On était posées chez moi, sur mon canapé, lovées dans la pénombre après un film. Mon ordi avait buggué plusieurs fois mais pour être honnête c'est uniquement de son ressort. On avait laissé tourner le générique et le vidéoprojecteur envoyait sur mon mur des noms d'acteurs plus ou moins inconnus. Puis tout s'est mis en veille, et le rectangle projeté est devenu à peine plus sombre que la nuit environnante. Prise dans la conversation, je n'ai pas tout de suite remarqué le premier tentacule qui ondulait légèrement en haut du rectangle noir. L'une après l'autre des dizaines de méduses se sont mises à flotter à l'intérieur de mon écran de veille. Je ne voyais pas bien les yeux de Marie mais je suis certaine qu'à ce moment-là, il y avait un *glitch* qui venait distordre son iris. Sur

le moment j' imagine que j'aurais dû m'inquiéter ou tout du moins être intriguée. Je ne sais pas si c'était ce qu'on avait fumé mais je n'ai rien ressenti de tout ça. Marie souriait paisiblement. Je l'ai juste pris comme une apparition bienvenue. L'idée que son cerveau puisse créer sa propre *camera obscura*, sur le moment, ça m'allait plutôt bien.

Les autres troubles sont arrivés très vite, comme une chute de dominos. Au fond ça n'aurait pas été grand-chose si ça n'avait pas inquiété les gens. Et si ça ne fatiguait pas Marie jusqu'à l'évanouissement. Le moindre écran, la moindre tablette dans un rayon d'1 mètre se faisait happer par son nouvel imaginaire boulimique. Et affichait, affichait ses idées, en direct live. Alors elle créait, inlassablement et pratiquement à son insu et cette création bordélique la vidait de son énergie. C'était un samedi après-midi, alors qu'on aurait tous dû faire attention, qu'on a merdé prodigieusement. On voulait s'acheter quelque chose, une BD je crois, qu'on ne trouvait pas dans nos boutiques préférées et par dépit on a filé vers la FNAC. Je vous laisse imaginer la tête du vendeur du rayon « TV & Multimédia » quand une forêt de bouleaux touffus et de pixels en pagaille a envahi tous ses écrans. Les jambes de Marie ont lâché d'un coup et toutes les images se sont stoppées net, comme une capture d'écran géante de sa dernière pensée. On a du la sortir à bout de bras à travers la foule de mécontents qui pensaient que la FNAC essayait de leur refourguer discrètement du Made in Taïpei. Sur un coup de tête vachement éclairé on a sauté dans ma vieille Mégane bleu rouille et on a filé vers chez son père, là-bas, dans ce no man's land numérique qu'on appelle la Haute Savoie. Son père, c'est un génie. Un peu fou, comme il se doit. Il s'est dit que le mieux, plutôt que de chercher à la guérir, ce serait encore qu'elle apprenne à contrôler ses nouvelles facultés, pour les

employer pour le bien de l'Art. Il a proposé une retraite dans un chalet, où il emmènerait chaque jour un système plus complexe que Marie devrait dompter.

Yvon, le papa génie un peu fou, il avait bien raison. Et quand Marie est revenue elle pouvait fréquenter, sans les craindre, smartphones et Playstations. Mais ce ne serait pas Marie s'il n'y aurait pas vraiment d'histoire si elle n'était pas revenue avec une idée en tête. Pendant sa retraite, à force d'explorer sa nouvelle connexion télépathique avec les machines, il lui était venu un projet. Pour vous l'expliquer simplement, prenons un jeu vidéo : vous savez comme c'est magique de découvrir un univers tout droit sorti de la tête d'artistes et de vivre une aventure à l'intérieur ? Vous voyez le rêve ultime des développeurs qui serait de mettre sur le marché des jeux en constante évolution ? Le rêve de Marie c'était de nous ouvrir son rêve, justement. De mettre sa tête en open source et ses inspirations en copyleft. Il nous a fallu un peu de temps pour être convaincus et c'était seulement à la condition que tout se fasse incognito. Immédiatement on s'est mis d'accord pour dire qu'il nous fallait un lieu – et un seul – pour mettre en place l'expérience. Si vous avez un peu suivi vous comprendrez vite que pour un projet illégal, discret et hautement subversif il n'y avait qu'un seul lieu qui s'imposait. De retour au Diamant d'Or, donc. Je vous passe l'installation, les mètres de câbles, les geeks de bonne volonté qui ont ramené Oculus Rifts, HTC Vive et tout ce qui pouvait plus ou moins contenir le champ de vision de Marie. Entre le FabLab et les garages on a rameuté tous les inventeurs incompris, tous les docteurs mabouls et les cyber bricolos du dimanche que compte le sol strasbourgeois. Aucun ne disait nous croire mais ils venaient quand-même, pour la beauté du

geste. Parce qu'il n'y a rien de tel pour réunir une bande d'inconnus passionnés qui s'électrisent pour des chimères et qui rebootent le monde ensemble, à côté de la tireuse. Ils y ont passé des heures, à tout installer et configurer, en espérant secrètement que ça planterait encore et qu'il faudra revenir le vendredi d'après. Pourtant à leur grande surprise, un jour, leur bric-à-brac élaboré s'est mis à fonctionner. Marie, assise dans un grand siège ergonomique basculé en arrière se promenait dans ses propres pensées. Depuis qu'on essayait on n'avait jamais encore réussi à les rendre pérennes, encore moins à y inviter quelqu'un d'autres. Et voilà que d'un coup Valentin, un brun barbu bourru et bien bourré, lâche un gros « putain » en essayant de se dresser dans son hamac. Il avait gardé son casque pour faire une petite sieste et il venait d'ouvrir les yeux. Plongé dans un paysage étrange, il n'avait pas tout de suite pu dire s'il s'agissait d'un rêve ou de la réalité. Mais il avait touché son visage sans voir ses mains, senti le poids du casque et tout compris d'un coup.

Au tout début, les univers de Marie étaient effervescents. On pouvait littéralement suivre sa pensée au fur et à mesure que les arbres se dressaient, que les animaux surgissaient et qu'on plongeait sans prévenir dans des récifs mi-coraux, mi-forêt. Chaque apparition fulgurante s'évaporait en plein bond, en pleine croissance pour être remplacée par une nouvelle, deux mètres plus loin. Je nous revois tous, à rire comme des enfants, alors qu'on la poursuivait en essayant de deviner ce qui jaillirait ensuite. On ne voyait jamais Marie, seules ses créatures nous permettaient de savoir où se situait sa pensée. Mon petit plaisir personnel c'était d'attendre que tout le monde fasse une pause ou soit parti pour aller m'asseoir à côté d'elle et lever les yeux, pour regarder ensemble le ciel se peupler. Quand on était

seules, elle prenait le temps de m'expliquer son rêve, sans un mot. Elle me montrait ses créatures inachevées ou imparfaites, ses premières esquisses de paysages futurs. Je montais des marches qui se dessinaient sous mes pieds et je voyais, littéralement, sa pensée à l'œuvre. Alors elle jouait moins du spectaculaire. Je me souviens m'être assise au bord d'un lac en noir et blanc, d'avoir regardé les saules pleureurs pousser doucement sur ses rives. Je regardais la surface de l'eau, anormalement lisse, quand des formes ont commencé à en émerger. C'était d'abord le chapeau transparent d'une méduse, puis une autre, qui sont venues crever la surface de l'eau. Des carpes ont suivi les méduses en flottaison, et bientôt s'orchestrerait un ballet lent et complexe, réfléchi sur la surface du lac. Je me suis avancée dans l'eau et me suis laissée flotter. Je crois que j'ai passé une heure entière à regarder ses dessins vivre au-dessus de moi.

Au fur et à mesure des jours, la machine a appris à sauvegarder. On ne gambadait plus dans une ardoise magique où chaque souffle effaçait le dernier. Des paysages complexes ont commencé à germer, avec leurs écosystèmes, leur faune et leur flore. Des dimensions se sont incrustées dans d'autres dimensions et la course est devenue exploration. Parfois quand je revenais, après quelques heures d'absence, je foulais de nouvelles planètes, aux lois physiques chaotiques, aux perspectives inventées. Le bouche-à-oreille avait fait son effet malgré notre premier vœu de confidentialité. On offrait le monde mental de Marie comme on offre un voyage. Et je n'arrive pas à en vouloir aux gens, ça aurait été un crime de priver quelqu'un d'une telle expérience. Il y avait une chose qu'on aurait dû anticiper. C'était évident, maintenant que j'y pense. L'œuvre totale ne voulait pas renoncer à sa créatrice. Quand la

mémoire du hardware saturait, alors le lieu devenait fini. On pouvait en faire le tour. Mais Marie n'avait pas fini de créer. Alors elle recommençait tout, à zéro. Et chaque fois elle y passait un peu plus de temps. Des techniciens lui avaient bien proposé des algorithmes, des sauvegardes, des *templates* pour se faciliter la tâche, mais elle avait tout refusé. Elle n'avait jamais choisi la facilité jusqu'à maintenant et elle n'était pas prête à le faire. Tout doucement elle s'est absorbée dans son rêve. Ses yeux se sont remplis de *glitches*, comme ceux d'un Fremen, on ne voyait plus de blanc.

Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, je l'attends. J'attends qu'elle sorte de son labyrinthe onirique pour revenir puiser du brut dans la vie. Parce que c'est aussi ça, Marie. C'est un médium. Toutes les formes nées de ses circuits neurones sont des morceaux de vrai qu'elle a sublimés. Alors j'attends. Je ne veux plus retourner dans son œuvre amnésique, parce que c'est une drogue, plus dure que celles qu'on a connu. Le nirvana n'est jamais là, mais il semble éternellement à portée. J'attends qu'elle sorte pour revenir vivre du brut et du tangible, du non effaçable, du non perfectible. Qu'elle trouve son équilibre et redevienne un médium.

FIN

Léa Fizzala

Léa Fizzala est journaliste de formation. C'est aux États-Unis qu'elle tombe dans la science-fiction en assistant au cours "Aliens, Cyborgs et voyage temporel dans la littérature de science-fiction" par le professeur Susan Bernardo. Elle glane dans ses missions des thèmes et des rencontres qui nourriront

son travail d'écriture. À travers ses histoires, Léa tente de questionner la technologie tout en y infusant assez de poésie pour faire - peut-être - un peu rêver le lecteur. Elle a publié des nouvelles dans le magazine Galaxies SF et participé à deux recueils de nouvelles organisés par la maison d'édition Arkuiris.

Hybrischronie

Ange Beauque

Le feu baignait les parois de la grotte de son éclat ardent. Une pluie abondante avait convaincu la tribu d'y trouver refuge pour la nuit. À quelques mètres de leurs semblables assoupiés, deux silhouettes hirsutes devisaient à grand renfort de borborygmes.

Le premier jetait un œil circonspect sur l'entrelacs monochrome tracé par son comparse à même la roche. Après quelques instants de contemplation, il émit une suite de grognements qui signifiait en substance : « tu es sûr de toi ? C'est vraiment ce motif-là que tu souhaites inscrire à la postérité ? »

Bien sûr, sa conception de la postérité dépassait péniblement le surlendemain. Reste que l'artiste, les mains encore enduites de pigments noirs, ne comprenait pas ces réserves devant son œuvre. Sa face hirsute laissait transparaître une fierté manifeste.

Pourtant, le premier ne semblait toujours pas convaincu. Pour commencer, il peinait à saisir la finalité du geste : en quoi étaler des pigments sur des parois allait les aider à traverser l'hiver et à nourrir la tribu ? Ensuite, s'il était admiratif de la précision du geste et de la fidélité de la représentation, le choix du motif continuait à l'interroger. Il osa une seconde salve de râles qui devaient signifier : « mais quand même, tu ne préférerais pas peindre un cheval, un bison, un aurochs ou n'importe lequel de ces animaux qui peuplent nos contrées ? Tu

n'as pas peur qu'elles le prennent comme une provocation et se sentent un peu exclues ? »

Tout en grognant, il désignait la femelle adossée un peu plus loin, affairée à allaiter son plus jeune enfant. Intriguée par cette agitation nocturne, celle-ci finit par se redresser et s'approcher des deux mâles, portant l'enfant contre son sein. Mais l'auteur de la représentation picturale la repoussa sans ménagement. En quoi ces choses la regardait-elle ? N'avait-elle suffisamment à faire à élever sa progéniture ?

La femelle n'avait pas dit son dernier mot. Elle avait eu le temps de discerner la peinture, suffisamment pour constater qu'elle illustrait précisément la partie de l'anatomie humaine dont elles étaient dépourvues.

Plus tard dans la nuit, profitant que les mâles s'étaient assoupis, à la lueur du feu entretenu, elle se glissa jusqu'à l'œuvre et profita des fluides que lui offrait la nature pour l'agrémenter à sa façon.

A l'aube, l'auteur de la peinture initiale entra en fureur en constatant que son œuvre avait été vandalisée. La verge si précisément tracée était désormais intégrée dans un motif plus large, une sorte de triangle inversé d'un rouge vif.

Comprenant qui était l'auteur de cet outrage, il prit la femelle à partie et fit mine de la frapper. Plus vive, celle-ci parvint à saisir un gros caillou et lui frappa le crâne de toutes ses forces. Le mâle s'effondra dans une nappe de sang.

Aux chasseurs qui préférèrent prudemment affronter les rigueurs de la chasse que faire face à une telle furie, elle exigea double ration de gibier.

Le soir, elle croulait sous les offrandes.

Cela faisait plusieurs jours que les évêques se rassemblaient sans parvenir à un consensus. Les arguments et les apostrophes fusaient en latin. Le concile se laissait lentement gagner par la fébrilité, car il y avait fort à faire pour harmoniser les pratiques hétérogènes qui s'étaient développées dans le monde chrétien.

La discussion s'enlisait tant et si bien que le pape, qui n'avait guère pu profiter du soleil de Laodicée jusque-là, dut intervenir pour recadrer le débat.

— Nous devons nous montrer digne des attentes des croyants, affirma-t-il. L'heure est venue de leur apporter la lumière. Par votre absence d'union, vous laissez planer l'obscurité.

Un silence coupable s'abattit sur l'assemblée des évêques. Certains ne pouvaient s'empêcher de songer que la lumière avait cela de déplaisant qu'elle risquait de dévoiler de bien vilaines vérités.

— Tant qu'une version unique de la mort du Christ ne sera pas établie, cette dangereuse hétérogénéité des pratiques risque de perdurer, abonda un évêque, mettant de nouveau le doigt sur le point le plus sensible.

— C'est pourquoi je vous ai rassemblés ! tonna le pape. Pour faire le tri entre ces évangiles contradictoires ! Les fidèles doivent savoir à quels écrits ils peuvent se fier.

— Malheureusement, la majorité des évangiles présentent la mort du Christ d'une façon... peu valorisante, insista l'évêque.

Doux euphémisme. Plusieurs évangélistes rapportaient la fureur des femmes qui gravitaient dans l'entourage du Christ en constatant que le supposé fils de Dieu s'entourait uniquement d'apôtres masculins. Menées par Marie-Madeleine, elles avaient profité de son isolement dans le désert pour lui demander des comptes. Insatisfaites des apologues vaseux qu'il invoquait en

guise de justification, elles l'avaient châtré sans autre forme de procès avant de jeter son organe génital aux cochons.

Épouvantées par un tel déferlement de violence, les autorités avaient d'ailleurs infligé à ces pécheresses un châtement tout à fait inhabituel en les crucifiant.

Depuis, la mort du Christ faisait l'objet de débats acharnés, les femmes s'étant appropriées ce geste meurtrier en acte fondateur pour prendre de l'importance au sein de la société.

— Ces récits impurs seront déclarés apocryphes, asséna le pape, pour qui ces tergiversations n'avaient que trop duré.

Cette carte blanche libéra les évêques qui, débarrassés du fardeau d'une encombrante vérité historique, purent composer un récit plus acceptable en puisant dans des évangiles tardifs. C'est ainsi que le personnage de Judas, brave camarade qui avait tenté de défendre Jésus contre les furies, devint un traître canonique. Les autorités juives formaient également des responsables tout désignés, tandis que le symbole de la croix, déjà implanté dans de nombreux cultes, fut recyclé e, prétendant que Jésus lui-même en avait été victime.

Cette réécriture ne visait évidemment pas à réhabiliter les femmes, seulement à estomper leur importance dans le dogme. Elles furent l'objet de restrictions très spécifiques, l'interdiction de prendre la moindre responsabilité dans l'Église ou en assemblée étant officiellement entérinée. Surtout, la couleur rouge qui symbolisait à la fois Marie-Madeleine et le fruit par lequel Eve avait péché fut déclarée impure.

Quelques évêques, pourtant, craignaient la réaction des femmes lorsqu'elles apprendraient cette dépossession. Mais de l'avis général, il était grand temps de les remettre à leur place et de rétablir l'autorité masculine. Mis en minorité, les frondeurs furent dissuadés d'insister.

Ils s'étaient pourtant montrés visionnaires. Lorsque les conclusions du concile se répandirent dans le monde chrétien, les femmes refusèrent cette réécriture. En dépit des répressions, des persécutions méthodiques et des accusations de sorcellerie, l'Église ne put éviter le schisme. Le monde chrétien se fissura au profit d'une religion axée sur le culte de Marie-Madeleine, « celle qui avait refusé de s'effacer ». Son symbole était constitué d'un triangle inversé duquel jaillissait une étincelle divine.

Le cavalier dévala la colline plongée dans l'obscurité et, frappant son mauvais canasson à grands coups de talons, parcourut d'une traite le chemin qui menait au château fortifié. Parvenu à la grille qui en barrait l'accès, il interpella le garde encapuchonné assoupi de l'autre côté.

— Qui va là ? s'enquit ce dernier en chuchotant.

— Ouvrez-moi, je vous en conjure ! Un grand danger vous guette !

— En pleine nuit ? Des hordes sanguinaires ?

— Pire que cela. Vous devez protéger vos nouveaux-nés sans attendre. Car le danger vient de l'intérieur... Au nom du ciel, ouvrez-moi !

Mais le garde demeurait statique. Sans doute se demandait-il s'il ne s'agissait pas d'une ruse. Il était difficile de lui jeter la pierre : comment aurait-il pu imaginer... Fébrile, le cavalier ne cessait de se retourner, craignant manifestement d'avoir été poursuivi. Il prit une grande inspiration. Il se devait de produire un récit structuré pour gagner la confiance du garde.

— Ça a commencé brutalement, alors que le soleil était au zénith, souffla le cavalier. Tout le village s'affairait au labeur

quotidien lorsqu'elles sont devenues... folles, comme possédées par le Malin.

— Qui ?

— Les femmes du village.

— Quelles femmes ?

— Toutes les femmes. Jeunes, vieilles, épouses, vierges, estropiées. Elles ont profité que nous vaquions à notre labeur quotidien pour saisir tous les enfants et se regrouper autour du puits.

Se remettant à trembler par la seule force de la réminiscence, il s'accorda quelques secondes pour retrouver son calme. Son canasson ne l'y aidait guère, puisqu'il manifestait également une vive nervosité. D'un regard, il s'assura de nouveau que le chemin d'accès au château était bien dégagé.

— Bien sûr, nous avons accouru pour leur demander ce qui se passait. Elles tenaient des propos absurdes, réclamaient des avantages, exigeaient les mêmes droits maritaux que les hommes ou que le viol soit considéré comme un crime... Nous avons haussé la voix pour les ramener à la raison, mais elles ne voulaient rien entendre. Surtout, elles juraient, si nous approchions ou refusions leurs revendications, de jeter les bébés dans le puits. Tous les bébés. Tous nos héritiers.

— Voilà un récit bien singulier, marmonna le garde. Êtes-vous sûr de ne pas sortir de la taverne ?

— Ça s'est passé exactement comme je vous dis ! Toutes liguées, parfaitement coordonnées, et prêtes à tout ! Nous lisions dans leurs yeux une telle fureur démoniaque qu'aucun de nous n'a osé les braver. Nous avons tout tenté pour leur faire retrouver leurs esprits. Mais à ceux qui leur demandaient si elles étaient prêtes à sacrifier leur chair, elles se bornaient à

répondre qu'elles n'avaient pas le choix, que c'est le seul moyen qu'elles avaient de se faire entendre.

Un hurlement de loup s'éleva de la forêt qui bordait l'horizon. Le cavalier frissonna. Heureusement, le château demeurerait plongé dans sa quiétude nocturne.

– Nous avons fait mine de céder pour les pousser à s'éloigner ce satané puits. Nous avons entrepris les tâches ménagères, la cuisine, le ménage pour les amadouer. Bien sûr, c'était une ruse : à peine s'étaient-elles disséminées que nous avons voulu prendre les armes contre elles. Mais ces diablesses nous les avaient dérobées à notre insu. C'en était trop : nous avons tenté de leur faire entendre raison par la force. Elles se sont défendues. Ces scélérates allaient jusqu'à placer les femmes enceintes en première ligne pour faire trembler notre main. Notre défaite était presque consommée lorsque j'ai réussi à fuir. J'ai accouru ici à bride abattue pour vous prévenir.

S'ensuivit un long silence qui laissa craindre le pire. Enfin, le cliquetis de la chaîne qu'on enroule retentit, et la lourde herse se souleva lentement. Soulagé, le cavalier pénétra dans la cour du château et se tourna vers le garde pour le remercier.

Mais lorsque la torche se porta à hauteur de son visage, elle dévoila les traits d'une femme. Le chuchotement avait dissimulé le timbre de sa voix. Avant qu'il ait pu réagir, le cavalier se retrouva cerné par trois autres diablesses. Il fut maîtrisé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Ici aussi... trouva-t-il tout juste la force de murmurer.

— Ici et là, dans toutes les contrées, partout où notre voix a porté, ricana une des gardes qui l'escortait au cachot. Vous me semblez trop choqué pour présenter vos hommages à notre nouvelle seigneure. Nous allons vous laisser le temps de digérer tous ces changements.

Le cavalier fut jeté au cachot, en compagnie d'autres hommes qui avaient tenté de s'opposer à la prise de pouvoir des femmes, plus tôt dans la journée.

— Vous devriez songer à ce qui vous attend lorsque je sortirai d'ici, éructa un des prisonniers, qui se trouvait être le précédent seigneur des lieux. Car votre coup d'éclat restera sans lendemain. Bientôt, les hommes reprendront le contrôle, et vous ne laisserez aucune trace dans les récits des troubadours.

Ce en quoi il se trompait lourdement. Car ce soulèvement, coordonné pour se dérouler le jour de la saint Barthélémy – depuis devenu jour de la Libération, selon le calendrier officialisé au moment où le culte de Marie-Madeleine devenait religion officielle – marqua le début d'une nouvelle ère. En signe de domination, les femmes se paraient d'écarlate et interdisaient strictement aux hommes d'en porter.

Certes, dans les décennies qui suivirent, de nombreux heurts opposèrent encore les femmes à des protestataires mâles, mais ceux-ci furent implacablement réprimés. Les femmes bardes elles-mêmes semblaient prendre plaisir à propager des récits abominables de mère dévorant leur fœtus, quand d'autres étaient suspectées d'ingurgiter des herbes censées leur assurer une descendance exclusivement féminine.

Nul ne savait dans quelle mesure ces histoires étaient exagérées, mais la crainte des femmes se répandit comme la peste jusqu'à contaminer tous les territoires connus.

Cette nouvelle ère, caractérisée par l'avènement de l'art érotique féminin, s'inscrivit dans les récits historiques sous le nom de Renaissance.

Les croisées européennes, reconnaissables à leur uniforme pourpre, débarquèrent en nombre sur les rives du nouveau

continent, unies sous la bannière de Marie-Madeleine. Aussitôt, la capitaine dépêcha des émissaires dans toutes les directions pour solliciter le dialogue avec les chefs des tribus autochtones.

Les indiens, fascinés par l'ampleur du débarquement et ne nourrissant aucune animosité préalable, acceptèrent le dialogue. Hélas, en dépit de recours appuyés à une gestuelle qui se croyait universelle, la barrière de la langue ne permit d'établir qu'un contact rudimentaire.

L'incompréhension était telle que, en dépit de plusieurs heures de tentatives de pourparlers, les chefs indiens regagnèrent leur tribu le premier soir sans avoir compris ce que les colons attendaient d'eux. Avaient-ils débarqué par hasard ? Venaient-ils en paix ? convoitaient-ils une ressource qu'ils possédaient ?

Après plusieurs jours d'échanges infructueux, la capitaine eut l'idée de recourir aux représentations imagées. Sur le sol même de la plage, elle parvint à représenter une femme et la pointa plusieurs fois du doigt en interrogeant : « Libre ? Libre ? »

Rien n'y faisait : les chefs ne comprenaient pas ce qu'on leur voulait. Hélas, la conviction des colons était faite. Le simple fait d'avoir sollicité les chefs et de n'avoir pu traiter qu'avec des hommes témoignait à leurs yeux du retard accumulé par les autochtones.

Une deuxième phase, dédiée à l'observation, permit de confirmer le diagnostic. En dépit de certains usages matriarcaux, les tribus restaient engoncées dans un système patriarcal excluant les *squaws* des cercles de décision.

— Si femmes libres, nous partir et vous laisser tranquille, tenta de synthétiser la capitaine en guise d'ultimatum.

De nouveau, la compréhension mutuelle achoppa – à moins que les indiens n'aient sciemment décidé d'ignorer ces étranges

injonctions. Trois jours plus tard, les croisées passaient à l'offensive, investissant les camps grâce à la supériorité de leurs armes et tentant d'installer « pacifiquement » des squaws à la tête des tribus.

Hélas, celles-ci ne semblaient guère décidées à voir leurs proches asservis sans réagir. Elles tentèrent de lutter contre ces envahisseuses qui prétendaient les aider, et la transition dégénéra en guerre ouverte.

La « peste rouge », ainsi qu'elle resta dans les mémoires, déferla sur le nouveau continent. Cette invasion barbare s'étendit sur plusieurs décennies et ne cessa que lorsqu'il ne resta aucune tribu dominée par des hommes – la plupart du temps, il ne restait plus de tribu du tout.

Pour compenser les pertes, les impératrices européennes décidèrent d'un protocole de repeuplement massif. Les colons étaient fortement incités à faire des enfants avec les autochtones survivants, de façon à créer un peuple aux sangs mêlés.

Quant aux indigènes récalcitrants, ils étaient « physiquement incités » à se soumettre à ces nouvelles directives. Le slogan officiel de ce grand programme de repeuplement, quelque peu cynique au regard des massacres qui l'avaient précédé, était « faites l'amour, pas la guerre ».

Une nouvelle salve de projectiles ricocha contre les murs fortifiés de la Bastille, au sommet duquel flottait le drapeau rutilant. A ses portes, une nuée d'hommes éructant entendait abattre ce symbole de l'oppression.

Mais la célèbre prison était encore richement dotée de défenseuses qui rendaient canonnade pour canonnade du haut des murailles. Car les femmes affectées à la surveillance du

bâtiment avaient parfaitement mesuré l'ampleur du soulèvement, sans équivalent depuis les heures les plus sombres de l'époque médiéval.

Bien entendu, le choix de la Bastille était très significatif, car elle était réputée pour accueillir les détenus masculins les plus radicaux : contestataires de l'ordre féminin, saboteurs, hérauts de mesures plus égalitaires ou simples homosexuels – si le culte de Marie-Madeleine prônait le saphisme, il se montrait intraitable avec les unions exclusivement masculines. Nombre d'hommes se retrouvaient emprisonnés du jour au lendemain, la justice étant rendue au moyen de lettres cachetées à la cire rouge devenues symbole de l'arbitraire impérial.

L'impératrice Antoinette XVI concentrait les rancœurs par sa politique injuste. La France traversait une période de famine qui lui avait inspiré la loi dite du Privilège autorisant les femmes du royaume à bénéficier d'une ration prioritaire. Le commerce triangulaire, qui faisait transiter de jeunes esclaves sexuels comme de vulgaires marchandises, accroissait le ressentiment.

Et si la société brillait par ses salons intellectuels, littéraires, scientifiques et philosophiques, ceux-ci comportaient trop peu d'hommes pour ne pas accentuer la fracture. Ceux-ci se sentaient exclus de la marche du monde.

Hélas, si les hommes avaient rêvé d'une guerre de cent ans, ils furent réprimés en moins de cent heures. La société matriarcale manqua de vaciller, minée par une lutte des classes endogène, mais elle parvint encore à se souder contre l'éternel adversaire commun. La Bastille demeura indemne, et le système perdura.

Les hommes s'entassaient en nombre dans les tranchées boueuses, coincés entre les rats et les cadavres, tapis pour

éviter les tirs ennemis, guettant avec anxiété le sifflement dévastateur des obus débités par le Gros Bert.

Une succession de rancœurs et de revendications territoriales avait plongé l'humanité dans une guerre aux dimensions mondiales, enterrant définitivement l'utopie d'une communauté universelle. Après une brève guerre de mouvement, le conflit s'était enlisé dans une litanie de défenses désespérées et de contre-attaques avortées. Les semaines s'écoulaient sans faire progresser le front, et la perspective d'une issue n'en finissait plus de s'estomper.

Un temps, on avait espéré un débarquement providentiel de renforts venus d'outre Atlantique. Mais ceux-ci profitaient de l'affaiblissement des vieilles puissances pour dénoncer le « grand remplacement » dont ils avaient fait l'objet et prendre enfin leur indépendance.

Les envois massifs de jeunes soldats, sacrifiés pour préserver le statu quo, achevaient de verrouiller le combat. Car si les puissances responsables du conflit étaient presque intégralement régentées par des femmes, c'est aux hommes qu'était revenu « l'honneur » de défendre la patrie.

Certes, les femmes ne ménageaient pas leurs efforts pour entretenir l'économie, comme elles l'avaient toujours fait, quitte à renoncer à leurs acquis sociaux et leurs congés menstruels. Mais dans les organes du pouvoir, il n'avait jamais été réellement question de monter au front.

— Il faudrait être bien stupide pour s'envoyer soi-même à l'abattoir, murmurait-on.

Et si les postes de commandement étaient évidemment accaparés par des femmes, illustrant cruellement le plafond de verre qui bridait les hommes, c'était bien les pères, les conjoints, les fils qui devaient monter à l'assaut chaque jour. Mais après

plusieurs années de conflit, la révolte couvait. Aux alentours du septième Noël, on rapporta plusieurs cas de mutinerie et de camaraderie spontanée entre les deux armées.

Alimenté par la philosophie des Lumières, qui avait irrigué la pensée du XIXe siècle et s'était régulièrement émue du sort infligé aux hommes, un brûlot dystopique s'échangeait sous le manteau et connut un immense succès. Il contait l'histoire d'un monde dominé par les hommes, dans lequel régnait la paix et la concorde universelle.

Les conspirationnistes évoquaient les récentes avancées scientifiques dans le domaine de la reproduction humaine pour brandir la menace d'un monde sans hommes, assurant que ce conflit meurtrier n'était qu'un moyen d'accélérer leur extinction.

De fait, le haut-commandement n'avait pas fini de réprimer une mutinerie que cinq autres éclataient. La contestation se répandit comme une traînée de poudre, les ordres des générales étaient ignorés, nul n'entendait continuer à se battre au nom de l'orgueil impérial.

Par leur insoumission, les soldats provoquèrent en quelques semaines l'arrêt des hostilités. Car ils s'étaient découvert une condition similaire à celle de leurs adversaires, sacrifiés pour satisfaire les lubies des impératrices.

De l'horreur des tranchées naquit un grand cri pacifiste. « Plus jamais ça ! » scandaient les hommes échaudés, furieux contre ces gouvernants qui les avaient envoyés à la mort sans ciller, et plaidant l'avènement d'un monde égalitaire et tolérant.

« Ce qui nous rassemble est plus grand que ce qui nous sépare », hurlaient-ils également à la face de leurs dirigeantes décontenancées.

Accablées, les femmes de pouvoir eurent au moins l'intelligence d'admettre leur échec. Comprenant qu'elles avaient

conduit le monde au bord du précipice, elles firent amende honorable et signèrent, en tous points du globe, un traité qui les engageait à se retirer de toute fonction régaliennne pour une durée indéterminée. Nombre d'impératrices abdiquèrent, permettant l'avènement de démocraties constitutionnelles.

Enfin, les hommes reprirent le contrôle de leur destin, et acceptèrent cette responsabilité en s'engageant solennellement à tout mettre en œuvre pour que règne sur la Terre une paix éternelle.

Moins de dix ans plus tard éclatait la seconde guerre mondiale.

FIN

Ange Beuque

Féru de formats courts, Ange BEUQUE a eu le plaisir de contribuer à diverses anthologies (Nutty ghosts, Poussières de temps, Villes du futur...). Il s'est également lancé dans l'aventure de la littérature au format numérique sur l'application Rocambole ainsi qu'avec "La malédiction" (application Readiktion), une histoire interactive dont vous ne serez jamais le héros.

<https://beuque-ange.jimdosite.com/>

Les merveilleux mirages

Véronique Liegard

Ce soir, dixième et dernière représentation. C'est donc cette nuit qu'il va lui falloir agir. Cette nuit ou jamais. Le « ou jamais » résonne dans la tête de Simon tandis que la pénombre, par effets gradués, envahit la salle. Une houle invisible soulève le public, un frémissement électrique court de rang en rang. Une clarté lunaire monte comme une eau, argente le rideau de scène bleu nuit. Les pans de velours s'écartent à peine. Le mystère est derrière. Un corps collectif dont il n'est qu'un atome retient son souffle.

La voix glisse hors du fourreau du silence, limpide et nue. La note *a capella* arrache un « ah ! » libérateur au ventre de la salle. Pour la dixième fois au même instant, il sent la tension se dénouer, la sienne et celle des anonymes qui l'entourent et avec qui il enrage d'être confondu. Mais cela ne dure qu'une poignée de secondes. La suite lui appartient.

Il la connaît par cœur. Chaque fois pareille et chaque fois différente. Le rideau qui s'écarte. La silhouette qu'on devine, longiligne au fond du décor. La scénographie qui distille le rêve : une femme inconnue au bord d'un matin bleu, une mantille de brume aux épaules. Elle semble flotter dans la lumière. Portée par le chant du piano, elle s'avance comme on vogue vers le bord de la scène. Enfin elle ne voit plus que lui, elle ne va chanter que pour lui. Elle est superbe parce qu'elle ne ressemble à personne qu'à elle-même et à sa voix. Elle est sa voix, son grain, sa chair, sa douceur qui font courir des frissons sur sa peau à lui. La musique est sa partenaire : elles s'enlacent, se

séparent, s'aiment et se déchirent. À son tour il devient musique. C'est lui désormais qui lui fait l'amour et qui la possède. Cela dure pendant tout le spectacle. Cela n'aura jamais de fin.

Anna Laurenti

Ils me font rire avec leurs commémorations. Séquences émotion et larmes prêtes à l'emploi congelées dans leurs boîtes à souvenirs. Parées à sortir dans les grandes occasions. Les anniversaires, par exemple. Ils adorent ça, les anniversaires. Ils nous exhument de notre noir oubli, secouent un peu pour enlever l'odeur de moisi et nous balancent en pleine lumière – en boîte aussi, la lumière, ils ont beau la trafiquer, son grain reste imperceptiblement corrompu. Une lumière d'outre-tombe, ah ! ah ! Enfin, ce que j'en dis... Il paraît que le public adore se vautrer dans la nostalgie nécrophile. Je vous fiche mon billet que ses profits ne sont pas perdus pour tout le monde.

Avant de devenir totalement ringarde, la télévision était une super machine à commémorer. La dernière émission « Hommage à Anna Laurenti » a été programmée il y quinze ans sur une chaîne nationale, à l'occasion du cinquième anniversaire de ma « disparition ». On aura remarqué que les clamsés de quelque importance ne meurent pas, ils *disparaissent*, verbe qui évoque l'évanouissement poétique, le départ empreint d'élégance. Il fallait entendre mon maître de cérémonie d'un soir se gargariser avec juste ce qu'il fallait de trémolos dans la voix de « la disparition de notre merveilleuse Anna Laurenti... » une pause... « il y a cinq ans déjà... » ; le « déjà » plongeant dans les graves pour signifier la déploration incrédule, est-ce possible, une si grande artiste nous avoir *quittés* (autre euphémisme

hypocritement égoïste, les morts sont coupables d'abandon comme s'ils avaient choisi de s'arracher de leur plein gré à ce bas monde) « ... mais d'une certaine façon, elle est toujours parmi nous. » Traduction : « elle reste vivante dans nos cœurs » (écrasez une larme) car « son talent a traversé le temps, la preuve en images » (préparez vos mouchoirs). Enchaînement sur une séquence d'archives où je fais une apparition à mes débuts en... Mon Dieu, quelle horreur ! Je n'en pouvais plus de voir ça.

Ce n'est pas contre le public que se tourne ma colère, lui qui m'a aimée et qui a été ma raison de vivre. C'est contre ceux qui le dévoient en s'adressant à ses plus troubles instincts. Ceux qui nous font mourir une seconde fois, nous, les artistes, en nous offrant contre notre gré des résurrections de pacotille ; qui font de nous, impuissants à hurler notre indignation, des produits embaumés qu'on ressert jusqu'à la nausée en attendant qu'un défunt plus frais prenne la succession. Un clou de cercueil chasse l'autre. C'est ainsi qu'on massacre les légendes.

Le public qui m'a faite, moi, ci-devant Marie-Jeanne Pourquet, née à la scène sous le nom d'Anna Laurenti, est celui qui m'a arrachée à ma condition ordinaire dans la chaleur aveugle des salles de spectacle. Jamais je n'ai mieux chanté que face au gouffre noir et vivant où je me jetais tout entière, malade à en crever, et d'où je renaissais soir après soir, comme un phénix. Ah, cette offrande mystérieuse, toujours renouvelée, que nous nous faisons l'un à l'autre ! De toute ma vie d'artiste, je n'ai pas interprété mes chansons sur scène deux fois de la même manière. Et l'étreinte du public, cette houle physique qui vous entraîne, vous caresse, vous enlace, pénètre en vous par tous les pores de votre peau et vous transporte au-delà de vous-même jusqu'à l'orgasme, cette étreinte n'est pas deux fois semblable.

Soir après soir, c'est un nouveau corps vibrant d'énergies fusionnées qui fait, si la grâce les visite ensemble, l'amour à l'artiste sur scène. Quand on a connu ça, on peut tirer sa révérence. Tout le reste n'est que mascarade.

Et pourtant... Avec Simon, si longtemps après, le miracle s'est reproduit. Pas tout à fait identique, car Simon est à lui seul mon public. Mais aussi extraordinaire, plus encore peut-être parce qu'il a le pouvoir de me rendre la vie.

La première fois... – ah, vous réalisez ce prodige, être morte depuis tant d'années et dire « la première fois ! » La première fois, c'était une fin de printemps. Je ne déteste pas revenir de temps à autre sur les lieux que j'ai hantés de mon vivant. À Paris, sur la rive gauche de la Seine, par exemple. C'est ma distraction dans le désert de l'au-delà. Je l'ai vu, attablé avec un garçon noir à la terrasse d'un café. Si jeune. Une petite gueule d'ange et des yeux d'eau salée. Il brillait dans le soleil. Je me suis approchée. Il parlait avec l'autre de choses dérisoires et terriblement importantes. Le bac dans quelques semaines et après... La conversation languissait. Avenir en points de suspension. Simon. L'autre l'appelait Simon. J'ai aimé ses gestes de félin, sa façon de ramasser son corps, prêt à bondir, à s'enfuir. L'après-midi s'éteignait en douceur. Mon petit prince s'est détendu. Il s'est laissé aller au moment, la pensée flottante, à l'unisson de la vapeur légère qui montait du fleuve.

À cette seconde, il était si merveilleux que j'en aurais pleuré si je l'avais pu. Il avait rejoint le sommet qu'on n'effleure qu'une fois dans sa vie, cette perfection inconsciente d'elle-même, en équilibre au bord de la chute. J'aurais voulu le prendre par le cou, appuyer doucement sa tête sur mon épaule et le consoler de tout ce qu'il n'avait pas encore vécu et qui allait l'abîmer sans recours. J'aurais voulu le baigner de mon amour, le bercer

contre ma poitrine, baiser ses belles lèvres rieuses qu'un pli imperceptible flétrissait déjà... Mais je ne pouvais rien faire de tout ça, rien de rien, je n'avais aucun moyen de l'atteindre. C'était donc ça, la mort : des désirs intacts à jamais inassouvis. J'ai crié mon impuissance dans le vide de toute mon absence de bouche... et ma voix terrestre a soudain retenti. Elle venait de l'intérieur du café et interprétait une de mes dernières mélodies, une chanson d'amour âpre et douce. Elle s'est glissée jusqu'à Simon et l'a enlacé par surprise, avec tendresse d'abord, une indicible mélancolie, puis avec une intensité, une passion qui l'ont garrotté sur sa chaise, souffle coupé. J'ai reconnu mon timbre pur et par instants brisé, proche du sanglot, d'une humanité si déchirante qu'elle m'a désespérée de n'être plus humaine. J'étais tout entière dans ma voix. J'avais bouleversé Simon. Il n'analysait pas ce qu'il ressentait. Ce n'était pas à son intelligence que je m'étais adressée. C'est au ventre que je l'avais atteint de plein fouet, avec une force telle que je l'avais senti chanceler. J'ai contemplé avec bonheur l'expression égarée peinte sur son visage. Son copain noir a eu l'air effrayé. Il lui a secoué le bras rudement pour l'arracher à sa transe.

— Simon, eh, Simon ! Redescends ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il a paru revenir de très loin. Mais il était toujours avec moi.

— Qui est-ce, Manu ?

— De qui tu parles ?

— D'elle... La chanteuse, là...

Simon a eu un mouvement de tête vers l'intérieur du café. Mais ils m'avaient déjà coupé le sifflet. À ma place, on entendait la dernière découverte d'« Ultimate Star » miauler avec application.

— Elle ? Mais tu sais bien, c'est Luana, la nana qui a gagné Ultimate St...

– Pas cette conne. La chanteuse d'avant.

– D'avant quoi ? Ah, tu veux dire avant Luana... Mais elle est morte depuis des siècles, celle-là ! Ma grand-mère la trouvait géniale, c'est dire. Je crois que son nom, c'était... Attends, ça va me revenir. Laurenzi. Non, Laurenti. Oui, c'est ça : Anna Laurenti.

Oh, comment te rejoindre, mon merveilleux Simon ? Je désespérais d'y arriver quand j'ai appris que le charognard de l'au-delà préparaient mon come back en version hologramme. Alors il m'est venu une idée. Une idée fantastique.

Anna L

Première représentation

Regardez-moi cette bande de nazes fascinés par du rien ! Et qui ont payé pour ça, en plus. Claquer de la thune pour mater du néant, ça me dépasse. Parce qu'ils sont réels, en face, ceux du public. Enfin réels... Ils ont un cœur, des boyaux, une peau et si on les pince un peu méchamment, ils couinent. Êtres réels = sang + merde + capacité à souffrir. Tu parles d'un karma. Pas étonnant que ça les démange de se barrer de là vite fait. Et ils s'y prennent comment ? Je vous le donne en mille. En bricolant des clones de leur monde pourri où ils se propulsent en mode virtuel, comme ma pomme. Des avatars, ils appellent ça. Avatar ! Est-ce que j'ai une gueule d'avatar ? Un avatar, entre autres, c'est une vacherie qui vous tombe sur le coin de la gueule quand vous vous y attendez le moins. Une emmerde pas prévue au programme, quoi. Eh bien moi, telle que vous croyez me voir, sachez que je suis tout le contraire d'une emmerde pas prévue

au programme. Je m'appelle Anna L, hologramme officiel d'une chanteuse géniale quoique clamsée depuis un bail, Anna Laurenti. Et pour être au programme, j'y suis, à l'Espace Galactica pour dix représentations à guichets fermés, comme on dit dans le monde en dur. Toutes les places ont été raflées en moins de temps qu'il n'en faut à une artiste virtuelle pour s'évaporer dans le néant. Et tout ça pour quoi ? Le come back sur scène d'une star de l'au-delà décomposée par les vers et recomposée par la magie du numérique pour l'ébahissement lucratif du pékin de base. Même le décor où j'évolue – enfin où évolue Anna L – n'existe pas : rien que des lumières en trompe-l'œil et des mirages fluo qui s'évanouissent quand on effleure quelques touches. Faut quand même reconnaître qu'avec la Laurenti, j'ai été gâtée. Les bidouilleurs d'illusion qui m'ont refilé son look ont été cool avec moi. Elle n'avait pas une tronche de rêve ni une plastique reprofilée au bistouri, cette nana, mais c'était un sacré canon dans son genre. Un regard à tomber et une allure à faire baver les mâles et collapser de jalousie les femelles défripées au botox. Sans parler de la voix qui a fait son succès. Mais attention, la bande-son fait pas partie de mon business : avec des cordes vocales virtuelles, faut pas rêver. Le seul truc pas bidon de tout ce cirque, c'est sa voix à *elle* qu'on entendra sur scène pendant que j'aurai l'air de chanter. N'empêche, ça va pas être l'extase de me taper dix représentations à faire semblant d'être quelqu'un alors que je ne suis pas, face à des blaireaux prêts à se ruiner pour qu'on les persuade qu'ils voient ce qui n'existe pas. OK, ils ont l'habitude. Mais se déranger exprès pour le plaisir de se faire arnaquer, faut être maso, je vous le dis.

Bon, cette fois-ci, mesdames et messieurs, il est l'heure, le spectacle va commencer. Ils ont intérêt à assurer, les mecs à la

technique.

Cinquième représentation

Cinquième fois qu'il revient, toujours assis à la même place, en plein milieu du premier rang. Si jeune, si blond, si craquant... Différent de tous les autres. Lui ne se pointe pas pour applaudir bêtement Anna L, ectoplasme numérisé ; il accourt à un rendez-vous d'amour avec la véritable Anna Laurenti. Vous pensez que j'ai pété un câble ? Alors, écoutez ça : il est en train de se passer un truc dément que mes petits génies des effets spéciaux n'avaient pas prévu. Depuis qu'ils m'ont créée à son image, depuis surtout que j'interprète son rôle sur scène, je sens cette chanteuse *m'envahir*, elle qui a été une humaine avec son sang, sa merde et sa capacité à souffrir. Et à aimer, sans doute, même si le sens véritable de ce verbe m'échappe. Les mots, je connais. Mais jusqu'ici, pour ce qui était de les éprouver... Une table, une cafetière ou un sac de patates ressentent-ils quelque chose ? Ça ne les empêche pas d'être réels. Alors nous, créatures virtuelles qui sommes encore moins que du vent colorié ; enlevez les couleurs, il reste quand même le vent... Éprouver ? Dans ce cas, d'où vient cette impression bizarre qui irradie en moi ? De la chaleur... C'est ça, la chaleur ? De la lumière qui vit ?

Septième représentation

Il est encore là. Soir après soir, il est là et il me regarde. Oh, comme il me regarde ! Que voit-il au juste, ce beau garçon égaré dans un monde qui n'est pas le sien ? Le virtuel est mon domaine. Lui appartient à celui des êtres qui respirent. Mais pour ceux-là, les univers comme le mien sont pleins de

séductions dangereuses. Ils leur offrent l'illusion de plier la réalité à leurs désirs, de se réinventer au gré de leurs fantasmes. Merveilleux mirages d'une existence sans limite... Quelle tentation pour toi Simon, et pour tous les Simon de la terre, de te précipiter vers eux ! Oui, mon ange, je sais à présent ton prénom. Et bien d'autres choses encore. Ton addiction aux jeux vidéo, par exemple. Que veux-tu, c'est ainsi : des mirages que vous, les humains, commencez à fabriquer et fabriquerez encore, toujours plus raffinés et toujours plus puissants, vous deviendrez les prisonniers. Tu l'es déjà, petit d'homme au cœur pur. Tu t'es livré à corps perdu à leurs chatoyants mensonges. Tu as cru devenir tous les Simon que tu contenais ; tu n'as contemplé que leurs parodies.

D'où me vient cette science soudaine, moi qui ignorais tout ? Ou plutôt de qui, sinon de la véritable Anna Laurenti ? Mais cela n'a plus d'importance...

Dixième représentation

Mon chéri, merci de m'avoir suivie jusqu'au bout. Tu m'as laissée pénétrer en toi si profondément que je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Je sais que je dois ce miracle à la femme qui t'a voué une passion par-delà la mort. Tu y as répondu jusqu'à l'obsession en refusant qu'elle ne soit plus. Mais c'est fini. J'ai pris sa place. Mon prince aux yeux d'océan, c'est moi seule que tu aimes désormais. Ton regard m'a fait exister, tu comprends ? Tu crois en moi, donc je suis.

Rideau

Ce qui s'est passé ? Une histoire de fous, mon garçon. Manu, si vous voulez. On a déjà raconté tout ça à la police, Manu. On n'y est pour rien, nous autres. C'est la fatalité, c'est tout.

Ce jeune type... Votre copain... Non, je ne savais pas qu'il s'appelait Simon. Il est venu nous voir dans les coulisses de l'Espace Galactica en novembre, à la fin du dernier spectacle d'Anna L. Il avait l'air clean, ni bourré, ni défoncé, si vous saviez les tarés qu'on croise dans notre métier... Bref, normal, quoi. On s'est pas méfiés. En y repensant, il avait bien cette lueur dans le regard... Mais c'est peut-être un film que je me suis raconté après coup. Tout ça s'est passé si vite... Il nous a demandé où se trouvait la loge d'Anna Laurenti. On s'est regardés, les techniciens et moi. La loge d'un hologramme ! Elle était bien bonne. Un petit marrant, ce type. On a rigolé un bon coup. Pas lui. Je crois même qu'il a pâli mais sur le moment, on n'y a pas vraiment fait gaffe.

J'étais bien luné, alors j'ai voulu lui faire une fleur en lui proposant de lui montrer notre matos. « Votre quoi ? » il a répété comme si je lui avais causé chinois. Il a commencé à s'exciter : ce qu'il voulait, c'était voir Anna Laurenti, et tout de suite ! Il nous parlait comme à une bande de demeurés. Bon, j'avoue, la moutarde m'est montée au nez. Je lui ai dit que les plus courtes étaient les meilleures et qu'il avait intérêt à dégager vu qu'on n'avait pas de temps à perdre avec les branleurs dans son genre. C'est là qu'il est devenu cinglé. Il s'est mis à hurler : « Vous n'avez pas le droit de m'empêcher de la rejoindre ! Elle et moi on s'aime, je dois la retrouver, vous ne comprenez rien ! » Et il s'est jeté comme un malade sur la porte de la régie. Probable qu'il la prenait pour la loge de sa chanteuse. En plein délire, le gars. On rigolait plus, vous pouvez me croire. J'ai bipé les vigiles. Ils ont rappliqué dans la minute. Fred et Carlo sont d'anciens

boxeurs. Carlo a ceinturé votre pote. L'idée était de le flanquer dehors sans l'abîmer mais avec un avertissement bien senti, histoire de lui ôter l'envie de recommencer son cirque. Comme je vous disais, on a l'habitude des allumés qui traînent autour des spectacles. Des types comme Fred et Carlo savent les neutraliser sans faire de casse. Mais cet... votre copain s'est mis à se débattre comme un enragé. Carlo faisait deux fois son poids mais il s'est si bien démené qu'il a réussi à lui échapper. Il a réussi à se propulser dans la régie qu'on n'avait pas eu le temps de boucler à clef. En plein milieu, il a pilé net et sans piper un seul mot, il a examiné notre équipement, les projecteurs 3D, les miroirs, les hélices holographiques et tout le reste. Vous l'auriez vu, on aurait dit d'un gosse à qui on vient de faucher ses rêves. Puis il a fait demi-tour et il s'est avancé vers nous, le bras droit à moitié levé. Ça aurait aussi bien pu être un geste de protestation que d'attaque mais Fred lui a bloqué le poignet par réflexe et lui a balancé un direct au menton. Votre pote a valdingué en arrière et il s'est écroulé. Fred avait retenu son coup et normalement, il aurait dû en être quitte pour deux minutes dans les vapes. Je me suis approché. Je me suis penché vers lui. J'ai vu ses yeux fixes, grands ouverts. J'ai pensé bêtement : tiens, j'avais pas remarqué qu'ils étaient aussi bleus. Il a fallu que la voix de Carlo explose derrière mon dos pour que je me réveille. « Putain de merde, il est mort ! », il répétait. Et c'était vrai. Pendant qu'il s'effondrait, sa tête avait heurté l'arrête d'une table. Un accident. Vous pouvez demander aux flics. Fred n'y est pour rien, ni Carlo, ni personne. Un accident.

Si ça peut vous consoler, Manu, je vais vous dire... Votre copain Simon, mort à nos pieds... Il avait... un genre de sourire. On aurait cru qu'il contemplait quelque chose ou quelqu'un de

ses yeux bleus écarquillés. Et vous savez le plus dingue ? Il avait l'air heureux.

FIN

Véronique Liegard

Ancienne communicante en entreprise, a toujours été poursuivie par l'écriture (ou l'a toujours poursuivie, selon le point de vue!) Adore les univers oscillant sur le fil ténu entre réel et fantastique : le grand Borges bien sûr ou plus près de nous, la talentueuse Nina Allan. A écrit essentiellement des nouvelles (un recueil paru en 2007, "La deuxième face du miroir", éditions In Octavo.) Travaille actuellement sur une dystopie.

Solide

Élie B

— Avoue-le : t'es un homme !

Ils l'encerclent. À six contre une, évidemment. Ce n'est pas un garçon en particulier qui a une dent contre elle, ce sont *les* garçons. L'un d'eux, qui a plus à prouver que les autres, monte au contact.

— Allez, dis-le, sinon on vérifie nous-mêmes !

Il plaque sa main sur le sexe de la fille. Leurs regards se croisent. Pris tout seul, en face à face, il est pathétique. Il ne sait même pas pourquoi il fait ça. Mais ce qui va se passer en réalité, il le lit dans les yeux de sa « victime », et son rictus s'efface.

Elle le saisit à la gorge. Sans effort, la trachée craque sous ses doigts. Dans les cris affolés de ses camarades, les yeux du garçon se révulsent d'horreur. Il meurt.

Par le passé, elle s'était déjà défendue : avec des gifles, des ciseaux, des coups de poings dans les dents. À tous les coups, les adultes le disaient : elle n'avait pas le droit. Certes, le petit Kevin ou le petit Romain avait dépassé les bornes. Mais elle, elle n'avait pas le droit. Les filles n'avaient jamais le droit à la violence, même pour se défendre.

Alors, autant aller jusqu'au bout. Autant empêcher de nuire ceux pour qui tout est permis.

Maintenant, ils vont lui faire payer. Elle ne regrette pas. Qu'y a-t-il à perdre ? Elle rentre chez ses parents pour un dernier soir. Elle pose son cartable. Elle se sert un bol de céréales pour le goûter. Ses soeurs sont devant la télé. Sa mère est de mauvais poil, beaucoup de boulot à finir. Elles ne se parlent pas.

Le lendemain, le directeur l'amène son bureau, et convoque ses parents en urgence. Son père ne vient pas. Sa mère débarque en furie, prête à l'engueuler. *Tu as tué quelqu'un ? Mais pour quoi tu me fais encore passer ?* Les adultes parlent, ils posent des questions auxquelles elle ne répond pas. Ils n'écoutent pas de toute façon.

Ce n'est pas en prison qu'ils décident de l'envoyer. Une jeune fille, qui tue, seule ? Non : ça ne peut être qu'une folle. En plus, elle écoute du métal. Direction l'hôpital psychiatrique.

– Je préférerais aller en prison.

– Tu ne sais pas ce que tu dis.

Le jour-même, on l'installe dans sa chambre, 303 : un lit rêche sur du métal stérile, une fenêtre qui ne s'ouvre pas. On lui apporte sur un plateau une purée, un verre d'eau et deux cachets. Rendez-vous avec le psy le lendemain après-midi. En attendant, rien.

– C'est quoi ?

– C'est pour te calmer.

– Je suis calme.

– Allez, prends-les sans discuter.

– Je n'en ai pas besoin.

– Si tu ne les prends pas, on devra te les faire prendre.

– Je ne les prendrai pas.

L'infirmière disparaît. Elle revient une minute plus tard avec deux collègues masculins. Ils l'agrippent maladroitement. Faut-il encore en arriver là ? Oui. Elle a vu la seringue dans leurs mains. Elle a vu les passe-sangles sur le lit.

Elle attaque. Elle a toujours su qu'elle était plus forte. Les autres, eux, ne le voient jamais venir. Ils sont en sang, au sol. Elle sort de la chambre et marche tranquillement vers l'issue de secours, jusqu'au bon air glacé du dehors.

Elle se débrouillera.

FIN

Élie B

Élie B est né en 1989, en région parisienne. Il était traducteur en sciences du comportement. Il se consacre désormais à l'écriture et publie de courts textes militants.

<https://eliebouet.wixsite.com/elieb>

Marie et Louis

Xavier Lhomme

Comme à mon habitude, j'ouvre les yeux vers quatre heures du matin. Après avoir revêtu l'uniforme de soldat, je plie ma tenue d'infirmière que je dispose proprement dans le havresac. L'aube brumeuse n'a pas complètement chassé la nuit quand je quitte le village. Marcher d'un bon pas dans la fraîcheur du matin me fait du bien. À l'entrée du campement du 355^e Régiment d'infanterie, situé dans un ensemble de fermes formant hameau, un caporal s'avance vers moi.

– Où vas-tu, soldat ? me demande-t-il.

Je force ma voix dans les graves.

– Deuxième classe Beaulieu, du 42^{ème} BCP. J'ai un message pour le responsable de l'antenne chirurgicale. Pouvez-vous me dire où je peux le trouver ?

Il me regarde d'un œil terne et me montre une direction d'un geste mou et imprécis. Il fait jour quand je me présente à l'entrée d'une écurie reconvertie en salle de soins. Un homme très jeune, plutôt grand, est assis à une table, écrivant dans un carnet. Il est tellement absorbé qu'il n'a pas remarqué mon entrée. En uniforme de médecin-auxiliaire, il a les cheveux bruns et bouclés, une fine moustache et des yeux clairs. Il semble très soigneux de sa personne. Je l'observe un moment, captivée autant qu'agacée par sa jeunesse et sa beauté. Je tousse, il lève les yeux.

– Bonjour soldat. Que puis-je pour toi ?

Je fais ma voix d'homme.

– Bonjour mon adjudant-chef. Deuxième classe Beaulieu, du 42^{ème} Bataillon de chasseurs à pied. Vous êtes le médecin ?

– Oui, je suis le médecin... en l'absence de mon supérieur. Que me veut le 42^{ème} BCP ?

Il me regarde un instant pensivement et reprend, sans me laisser le temps de trouver une réponse.

– Soldat Beaulieu, vous n'êtes pas un homme.

– Je vous demande pardon, mon adjudant-chef ?

– Madame, je suis médecin. Et j'ai beau être jeune, j'ai déjà une certaine expérience des femmes. Je sais en reconnaître une, même déguisée en homme !

Il montre une chaise.

– Asseyez-vous à ma table et dites-moi ce qui vous amène dans cet endroit et dans cet accoutrement. Vous voulez faire la guerre, Madame ?

– Pas Madame, Mademoiselle. Oui, je veux faire la guerre, je veux faire ce que font les hommes. Je veux leur prouver que mes semblables valent autant qu'eux !

– En tuant des Allemands ? En mourant ensevelie dans un trou d'obus ?

– Je n'ai pas peur de la mort. J'en ai vu mourir d'autres, beaucoup. Je suis aviatrice et infirmière. La mort, je la côtoie depuis longtemps.

– Qu'aurez-vous prouvé si vous mourez au front, Mademoiselle ? Que vous êtes un homme comme les autres ? Savez-vous au moins ce que c'est, un homme ?

À l'inverse de la plupart de ses congénères masculins, ce jeune médecin ne se laisse pas déstabiliser par mon aplomb. J'ai le double de son âge et il me fait la morale ! Je décide d'affronter l'effronté.

– Comme vous, et même bien avant vous, jeune homme, j'ai suivi des études de médecine. Je sais comment sont faits les hommes. Ce n'est pas leur anatomie qui m'intéresse, Dieu m'en garde. Je veux desserrer leur emprise sur mes semblables.

– Mademoiselle, si vous êtes venue pour vous mesurer aux hommes, j'ai peur que vous ne soyez bientôt déçue. Les soldats sont épuisés. Ils n'aspirent qu'à un bain chaud, des habits frais, un bon repas, un lit propre, le silence. Ce ne sont pas des concurrents pour vous.

– Il reste les Allemands ! Faire comme les hommes, c'est aussi défendre notre patrie contre les Boches.

– Les bonshommes là-bas attendent la relève, eux aussi. Ils sont tout autant fatigués que les nôtres. Maintenant je vous prie de m'excuser, Mademoiselle, mais je dois me rendre chez le commandant de corps. Voulez-vous que nous continuions cette discussion une autre fois ? Je suis ici tous les matins.

– Avec plaisir, Monsieur.

– À demain, Mademoiselle, et permettez-moi un conseil. Si vous voulez que l'on vous prenne pour le soldat Beaulieu, il faut que votre uniforme soit moins ajusté au niveau du buste et la taille moins marquée. Mettez-vous du gris sur les joues. Et ne forcez pas votre voix, cela sonne d'autant plus faux. Quant à ces cheveux qui dépassent du casque, vous devriez les couper.

– Merci bien, mais c'est hors de question. A demain, Monsieur.

On ne touche pas à mes cheveux. Je me suis toujours gardée d'adopter des apparences ou des attitudes par trop masculines. Pour montrer aux hommes qu'ils ne sont pas supérieurs aux femmes, je dois me garder de les singer. Je prends soin de mon apparence afin de rester féminine en toutes circonstances. Quand je fais du sport, je porte en général un costume tailleur,

avec cette jupe-culotte très pratique que j'ai inventée pour gravir la Tête de la Trélaporte, en 1905.

Après le départ du jeune adjudant-chef, je vais dans l'une des stalles de l'écurie pour ôter mon uniforme et me vêtir en infirmière. Je sors ensuite à la recherche des hommes du 355^e RI. Je veux parler aux poilus qui ont vécu les affrontements dans les tranchées. Il est bientôt l'heure de déjeuner, de petits groupes d'hommes sont installés aux alentours, dans l'herbe, sous les arbres, au bord des chemins et de la fontaine. Des chasseurs en bras de chemise forment une queue animée devant l'équipe des cuisiniers de service. Ils me laissent passer devant eux avec cette galanterie bien française. Une fois ma gamelle remplie de rata, je rejoins un groupe de soldats qui m'accueillent à leur table avec des acclamations et des applaudissements en l'honneur de mon sexe. Après les présentations, ils portent quelques toasts à mon attention puis à celle des femmes en général et des infirmières en particulier. Au cours du repas j'amène peu à peu la discussion sur la grandeur de leur mission mais je sens des résistances. Certains finissent même par s'échauffer.

— Mademoiselle, on est pas des héros ! On est des paysans, des ouvriers, on voudrait rentrer chez nous auprès de nos familles et vivre comme avant.

— Oui, Mademoiselle. Il a raison. Moi, j'ai fait les offensives Nivelles. Je suis un survivant mais je n'en dors plus. Je sais que je peux y passer à tout moment. Je voudrais revoir mes enfants !

— Beaucoup d'entre nous rêvent de la bonne blessure, celle qui nous estropierait pas longtemps mais qui nous ferait quitter le front pour toujours.

— Il y a quelques mois, on a été des dizaines de divisions à refuser de monter au combat. On gardait les positions, mais on

ne sortait plus se faire tuer. Les huiles étaient furieuses ! Mais ils ont fini par chasser Nivelles et le remplacer par Pétaïn.

– Faut pas croire que c'est de la lâcheté, Mademoiselle, mais c'est marre de se faire trouer pour des embusqués. Les politiciens, les journalistes et mêmes nos généraux, ils sont bien confortables à Paris. Sans parler des planqués qui profitent de notre absence pour s'occuper de nos femmes.

Je ne m'attarde pas avec ces pleutres et retourne à Braine auprès de l'unité sanitaire du 42^e BCP. Je panse quelques plaies, reconforte un amputé récent. J'essaie de le faire parler du front, des tranchées, des Boches, mais il ne veut qu'être materné. Je suis catastrophée : il n'y a plus de héros, on me vole ma guerre ! Que n'ai-je un fusil, je leur montrerais ce dont je suis capable.

Le lendemain à la fraîche, je suis de nouveau face au jeune adjudant-chef, dans l'écurie de la route de Reims. Il m'attend avec du thé et son regard franc.

– Bonjour Mademoiselle. Je vois que vous n'avez pas tenu compte de mes conseils : vous ressemblez toujours à une femme.

– En effet. Femme je suis, femme je reste.

– Vous le resterez donc, mais peut-être pas longtemps parmi nous : l'armée n'est pas réputée pour tolérer les incongruités. D'autant plus que nous sommes au front et en période de guerre !

– Si l'incongruité a le temps de tirer un ou deux coups de fusil avant d'être renvoyée à l'arrière, cela suffira amplement à montrer à nos lâches soldats ce qu'est le véritable patriotisme.

– Mademoiselle, au lieu de vous occuper de la conduite des hommes, regardez plutôt vers les femmes. Aidez-les à devenir plus fortes, mais ne les poussez pas à se mesurer à nous. Nous y perdrons tous en humanité.

– Alors vous aussi, tout jeune et cultivé que vous êtes, vous voulez que les femmes soient le délassement du guerrier ?

– Non, non. Vous faites celle qui ne veut pas comprendre !

– Monsieur, je ne me sens concernée ni par la prétendue débilité des femmes ni par la fatuité des hommes.

– Rien n'est jamais acquis à l'homme, Mademoiselle, ni sa force, ni sa faiblesse. Ni son cœur, même s'il lui faut toujours prouver je ne sais quoi. Quel est le prix pour aller toujours plus haut, plus loin ? Écraser l'autre ?

Le jeune médecin-auxiliaire se lève et s'étire. Il met son képi et enfle sa vareuse galonnée.

– Mademoiselle, je dois vous laisser. Cet après-midi je fais visiter une tranchée du Chemin des Dames à quelques médecins et chirurgiens des hôpitaux de Paris. Si vous voulez vous joindre à nous, attendez-nous en tenue d'infirmière vers une heure et demie devant l'église qui sert de Quartier général.

Le trajet entre Braine et le front se fait à bord d'un fourgon Ford de la Croix-Rouge. Le chauffeur conduit très prudemment sur les chemins défoncés. Parfois, les ornières sont si profondes que le châssis touche le sol. Les passagers doivent alors descendre pour alléger le véhicule. La course s'arrête à Vassogne, devant les ruines de l'église. Le réseau de tranchées et de boyaux commence à quelques mètres de là. Nous marchons en silence, en file indienne derrière l'adjudant-chef. En quelques minutes, nous nous trouvons au milieu d'un territoire désolé, remodelé par les bombardements. Une absence totale de végétation, des trous d'obus d'où émergent des branchages, des restes de chevaux de frise. Des corbeaux piquent du bec à droite et à gauche ; le vent nous apporte par

moments des relents de viande pourrie. Nous nous taisons toujours, impressionnés par ce décor fantastique.

Nous arrivons près d'un abri où se trouvent une demi-douzaine de soldats.

– Faut pas aller plus loin, M'sieurs Dame. À partir de là, y a plus de tranchées, juste des boyaux et des trous d'obus. Au mieux, vous allez vous tordre une cheville...

– Ouais, on arrête pas de glisser et de tomber quand on y va, la terre est labourée, elle se dérobe sous les pieds !

– ...au pire, vous allez prendre une balle dans le ciboulot. Y-z-ont de vaches de tireurs, les Alboches !

– Tenez, montez sur la banquette de tir. Vous allez voir où sont leurs lignes.

Je suis la première à m'y installer, mais il n'y a rien à voir. Le médecin-auxiliaire s'installe à côté de moi. Il plie les genoux pour être à ma hauteur.

– Sur votre droite, là-bas, c'est la Caverne du Dragon. Une vraie forteresse. Des dizaines de Sénégalais sont morts en essayant en vain de la prendre.

– Où se trouvent les lignes ennemies ?

– Il y a une tranchée en face de vous, à moins de trois cent mètres.

– On peut donc les atteindre au fusil. Si seulement j'avais une arme !

– Madame l'infirmière sait tirer ? s'amuse un soldat.

– Et pas qu'un peu, jeune homme ! En 1907, j'ai eu un prix d'honneur au fusil de guerre, vous n'aviez pas encore de poil au menton. Si je vous disais que je suis la première femme à avoir obtenu les palmes de Premier tireur, et de la main du Ministre de la Guerre !

– Vous voulez essayer ? demande un caporal. Voilà mon fusil. Le magasin est plein, il y a huit balles. Il faut recharger après chaque tir.

Je me saisis de l'arme, terriblement excitée. Je vais enfin faire le coup de feu contre l'ennemi !

– Où sont les Boches ?

– Vous n'en verrez pas, Madame. En ce moment, c'est calme, chacun reste sur ses positions. Mais vous pouvez essayer de toucher la plaque de tôle, là-bas. Si vous y arrivez, ils l'entendront et ça les agacera !

– D'accord. Je la vois. Elle est au moins à deux cent mètres. Laissez-moi une minute pour trouver ma position de tir.

Je me cale comme il faut contre le talus. Le Lebel est particulièrement lourd, cela donne un sentiment de puissance. Ma première balle fait voler un peu de terre à quelques mètres devant la cible. Je corrige la hausse. Les deux balles suivantes font tinter la tôle. Les hommes applaudissent. Le caporal pose sa main sur l'arme, m'empêchant de poursuivre.

– Ce n'est pas la peine de continuer, Mademoiselle, cela pourrait déclencher une fusillade et nous aurions des comptes à rendre. Mais chapeau bas : vous tirez aussi bien que les meilleurs soldats !

Je me sens fière et émue. Être adoubée par un poilu vaut presque une médaille !

– Vous êtes vraiment étonnante, Mademoiselle, reconnaît l'adjudant-chef. C'est votre premier fait de guerre, donc ?

– Non, Monsieur. J'ai participé à une opération aérienne sur l'aéroport allemand de Frescaty, près de Metz, au début de la guerre.

– Vous avez effectué un bombardement ? C'est incroyable !

L'un des médecins, qui jusque-là était resté silencieux tout en m'observant attentivement, s'exclame tout d'un coup.

– Ça y est, je vous reconnais ! Vous êtes la Fiancée du Danger ! L'aviatrice, la championne de ski. Je vous ai vue au meeting aérien de Saint-Étienne en 1911, avec messieurs Garros et Loridan, et depuis je suis l'un de vos admirateurs.

Surprise, je hoche la tête et souris fièrement.

– La Fiancée du Danger ? interroge le jeune médecin-auxiliaire d'un air surpris.

– C'est le surnom que me donnent les journaux. Et aussi « Marie casse-cou », mais j'aime moins celui-là : je ne cherche pas à prendre des risques mais à les maîtriser.

– Vous me raconterez tout cela, n'est-ce pas ? Je suis captivé !

Ça y est, le beau et ténébreux adjudant-chef baisse la garde.

Le lendemain, je le retrouve pour la troisième fois dans l'écurie, toujours écrivant dans son carnet. Il le ferme aussitôt qu'il me voit, affiche un sourire éblouissant et se lève pour me présenter une chaise.

– Le retour du soldat Beaulieu, avec sa culotte fantaisie et ses cheveux qui débordent ! se moque-t-il gentiment.

– Je n'ai pas encore été chassée d'ici, ne vous en déplaît-il !

– Hélas, cela ne saurait tarder, Mademoiselle. Depuis votre démonstration de tir, les soldats parlent de vous. Et le médecin qui vous a reconnue ne se lasse pas de conter vos exploits. J'ai donc appris que vous êtes championne de natation, de cyclisme et de bobsleigh ! Il va vous être difficile de passer inaperçue maintenant. Mais peut-être qu'au fond c'est cela que vous cherchez : la reconnaissance ?

– Oui. Je suis persuadée que l'incapacité que montrent certaines de mes semblables provient non pas de leur sexe ou de leur tempérament, mais de cette sorte de mépris avec lequel les hommes semblent toujours les considérer. Je veux changer ce regard afin qu'elles puissent m'imiter. Je ne m'arrêterai donc jamais.

– Qui a le goût de l'absolu renonce par là au bonheur. Mais pas à la gloire, n'est-ce pas ? Les médailles, les titres, les records...

– Vous n'aimez pas les médailles, vous, un militaire ?

– Je ne me sens pas tellement militaire. Et pas vraiment médecin non plus. Quant aux médailles... J'ai la Croix de Guerre, savez-vous ? Mais je n'ai pas encore décidé si je dois m'en réjouir ou le déplorer.

– La Croix de Guerre ! C'est mon rêve ! Qu'avez-vous fait pour l'obtenir ?

– Pas grand-chose, de mon point de vue. En août, à Couvrelles, nous étions bombardés depuis des heures. Devant nous, tout était bouleversé. Plus de tranchée, des trous d'obus, des entonnoirs. Il y avait du Boche en avant, de côté, en arrière. L'artillerie tapait dans le tas. Mais je vous ennuie.

– Non, non, c'est passionnant ! Continuez, je vous en prie.

– Plusieurs fois, en soignant des hommes blessés, j'ai été projeté par des explosions et enseveli sous des amas de terre. A trois reprises, il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que la mort vienne. A trois reprises, une main est venue qui a pris la mienne. Je ne dois ma médaille qu'à la chance d'avoir été sauvé par d'autres.

– Le Seigneur vous est venu en aide. Il a sûrement un projet pour vous, comme il en a un pour moi.

– Je ne fréquente guère le Seigneur. Et je me demande bien quel projet il aurait en ce qui me concerne. Une tragi-comédie, peut-être ? Imaginez-vous que mon père, homme politique en vue, ne m'a reconnu que la veille de mon départ au front ? Jusque-là on m'avait fait croire que ma mère et mes tantes étaient mes sœurs, que ma grand-mère était ma mère adoptive. Mon père prétendait être mon parrain ! Quelle farce, n'est-ce pas ?

– Quelle tristesse... Monsieur, je suis touchée que vous vous confiez à moi de cette façon. Rien ne vous y oblige.

– Il y a des moments, Mademoiselle, où l'on se sent soudain lié à une inconnue plus qu'à des amis de toujours. Mais parlez-moi de ce projet de Dieu à votre égard.

– Comme vous, j'ai été enseveli. C'était en décembre 1913, je volais seule sur mon Deperdussin lorsque j'ai été surprise par le brouillard. Profitant d'une éclaircie, j'ai découvert un champ où je suis venue me poser. Mais l'appareil a capoté, m'ensevelissant sous sa coque. Mon casque était complètement enfoncé dans la terre, mon visage baignait dans le sang. Avec ma main gauche, j'ai pu creuser la terre près de ma bouche pour me permettre d'aspirer un peu d'air. J'ai fini par être tirée de terre. Je n'avais aucune fracture, mais je crachais le sang par suite de la compression qui avait duré une demi-heure. J'avais la figure en lambeaux et une artère faciale ouverte.

– Vous en avez gardé des séquelles ?

– Des souvenirs intenses et d'énormes cicatrices. Mais c'est là un détail, on est solide, heureusement ! Dieu m'a préservée pour d'autres épreuves. De votre côté, que reste-il-de vos ensevelissements ?

– Ma mort... en différé. Je suis revenu sur les lieux quelque temps plus tard. Dans le cimetière temporaire, j'ai découvert

une croix qui portait mon nom. Près d'un corps, on avait trouvé ma vareuse et, dedans, une lettre de mon ami André qui m'était adressée. Devant cette tombe je fus pris de vertige. Si c'était moi ? Si j'étais mort ? Si c'était l'enfer ? Tout serait mensonge, illusion, moi-même et toute mon histoire... En quelques mois, ma famille m'apparaissait comme un jeu de dupe et je me voyais mort et enterré sur ce coin de terroir. Mon cœur est en morceaux, le paysage en miettes. Alors le projet de Dieu, vous savez...

– Vous verrez bien. Je ne crois pas au hasard.

Nous nous quittons en nous promettant de nous revoir le lendemain. Malgré nos différences d'âge, d'expérience et d'éducation, quelque chose me dit que nous pourrions devenir amis.

Le lendemain, sortant de la grange des Sablons pour retourner vers lui en tenue de deuxième classe Beaulieu, je suis interceptée par deux soldats qui m'escortent chez le capitaine Genet. Ce dernier m'invite à rassembler mes affaires et à quitter le front sur l'heure. En sortant de son bureau, je le vois lever les yeux au ciel et l'entends marmonner quelque chose à propos des femmes qui ne se tiennent pas à leur place.

Je suis pragmatique. Si mon métier d'infirmière, mes compétences d'aviatrice et mon talent au fusil n'ont pas suffi à me faire rester au front et gagner une Croix de Guerre, il me faut trouver mieux. Je vais écrire à deux ou trois généraux de ma connaissance afin de leur rappeler mon expérience du ski, de l'escalade et ma pratique de l'Italien. Je compte les persuader de m'envoyer dans les Dolomites rejoindre un bataillon de

Chasseurs alpins. J'y assurerai le ravitaillement à ski et l'évacuation des blessés en traîneau.

Ce serait bien le Diable si je n'arrive pas à me faire ensevelir trois fois dans la neige !

FIN

Note de l'auteur.

La rencontre entre Marie Marvingt (1875-1963) et Louis Aragon (1897-1985) est purement issue de mon imagination. Pour le plaisir, j'ai mêlé aux dialogues fictifs des propos réellement tenus ou écrits par chacun des protagonistes. Ils sont antérieurs à la guerre pour Marie Marvingt (articles de presse) et postérieurs pour Louis Aragon (*Le Roman inachevé*, *Aurélien*). Anachroniques et hors-contexte, ils sont plus ou moins détournés du sens que leurs auteurs leur ont donné. Merci de n'y voir qu'un clin d'œil !

Xavier Lhomme

Je suis né la même année qu'Albert Dupontel et Juliette Binoche, à Bordeaux. Après une scolarité chaotique, j'ai fait mon service militaire et de petits boulots. Au milieu des années 80, je suis entré dans l'industrie spatiale et militaire. A cette époque, Bordeaux était une ville rock'n'roll et je passais mes nuits dans les pubs et les caves où sévissaient Gamine, Kid Pharaon et Noir Désir. C'est là que j'ai écrit mes premières nouvelles, jamais publiées (il faut dire qu'elles n'étaient pas terribles). Devenu père au tournant du siècle, j'ai quitté les missiles et les nuits blanches pour me tourner vers l'écologie et le social. J'ai travaillé avec des chômeurs, des personnes handicapées. Je me suis

présenté aux élections. Je vis depuis 2015 ans en Alsace où j'exerce le métier de Conseiller pénitentiaire auprès de personnes condamnées à de longues peines. Je me suis remis à la photo puis au dessin et, depuis 2018, à l'écriture. En quelques mois, huit de mes nouvelles ont été primées et douze ont été publiées dans des recueils (dont certains très confidentiels, ne nous voilons pas la face :-). J'aborde tous les genres (humour, fantastique, anticipation, noir, historique), mes thèmes de prédilection sont l'ambiguïté des comportements et des relations avec, en toile de fons, les enjeux sociaux et écologiques, J'essaie d'amuser le lecteur autant que je m'amuse, en glissant des allusions au contexte culturel ou politique, en m'imposant des contraintes, en faisant intervenir des personnages ayant existé.

<https://sarcignan.zenfolio.com/>

DOLORES

Coralie Brunot

I

L'image est fixe, en noir et blanc; comme celle
d'un faucon pétrifié
alors qu'il plonge vers sa proie.

Il est là, devant elle, la
bouche arrondie, le sourcil relevé,
l'œil légèrement tourné vers le
haut, sa main arrêtée au beau
milieu d'un geste.

Rewind - Play

La main dessine une arabesque.

Rewind - Play

La main parcourt l'espace entre elle et lui
comme pour chasser un insecte.

Rewind - Play

D'un revers de la main, il balaie ce qu'elle
vient de dire.

II

Ils sont dans la cuisine; il
vient d'avoir ce même geste. Ce
geste maintes fois répété. Avec

une espèce de râle qui

l'accompagne: « Rhôôôh ».

D'un revers de la main, il balaie ce qu'elle vient de dire. Comme une bulle de savon qu'on fait éclater; comme une présence confondue avec une absence.

Elle entend ce grognement; comme on s'adresserait à une bête.

À cet instant, elle comprend. Elle comprend tout.

Elle dit: « Plus jamais tu ne me feras disparaître ainsi de l'existence. »

Et cela va bientôt finir...

III

Elle ne s'est aperçu de rien.
Elle ne sait pas quand cela a
commencé. Ni comment.

Petit à petit, elle a douté de
ses propres pensées, de ses
affects.

Elle s'est sentie obligée de se
justifier sans cesse.

Elle passe son temps à essayer
d'arranger les choses, à trouver
des solutions. Elle s'épuise.

Elle est engluée dans des
sentiments contradictoires. Elle
voudrait en parler avec lui.
Elle ressort des rares conversations
qu'elle réussit à provoquer,
l'esprit confus, déstabilisée, avec
le sentiment de n'être bonne à
rien, incapable de penser. Elle
ne sait même plus de quoi elle
voulait parler.

Elle finit par correspondre à
l'image de quelqu'un qu'elle ne
veut pas être. Elle est devenue
la caricature d'elle-même.

IV

Au début, il se montrait
colérique. Il criait. Sitôt qu'elle
n'était pas d'accord avec lui,
qu'elle osait s'opposer. Il la
renvoyait à ses fragilités, à
ses doutes.

Un jour, elle lui a dit : « La prochaine fois
que tu me parles sur ce
ton, je te quitte ».

Il a cessé de crier ; ses attaques sont devenues
plus sournoises.

V

Il veut imposer sa vision des choses. Elle est sortie de la pièce, pour éviter le bras de fer. Mais il la suit. Il doit gagner.

Il n'a pas compris que l'amour n'est pas le lieu

de la joute.

VI

Caractérielle

Hystérique

Médiocre

Autoritaire

Capricieuse

Immature

Dingue

Orgueilleuse

Irresponsable

Ridicule

Lourde

Méchante

Mesquine

Vaniteuse

VII

Et si tout ce qu'il me reproche
était vrai ? Je sais que cela
est impossible.

Et pourtant...

Tant de chose dans mon passé montrent que je
suis un peu folle...

Lui est fort, sain d'esprit. La preuve, c'est
qu'il n'a pas besoin de se
remettre en question sans cesse comme je le
fais. Le raisonnement est
simple !

Plus je doute, plus je vais mal, plus la
situation est difficile entre
nous, plus tout est de ma faute, plus je doute...

Son attitude si forte m'enfoncé inexorablement.

VIII

Elle lui a dit qu'elle allait partir...

Il a oublié
cette conversation...

IX

Elle se tait

Elle s'isole

Elle s'étiole

Elle disparaît

presque...

X

Il manie la dérision et le mépris avec raffinement.

Il parle de généralités, de façon anodine, expose des théories, de telle sorte qu'elle puisse tout de même se sentir concernée; et lorsqu'elle réagit, il lui

reproche d'être susceptible et de
ramener tout à elle.

Il tente d'éviter tout dialogue.
Quand elle lui parle de ses
comportements, des émotions
qu'ils lui inspirent, il l'attaque
et se met à parler d'elle.

Il tourne et retourne les
situations dans tous les sens, sans
liens logiques, pour les diluer,
les déliter, leur faire perdre
leur consistance, à force de les
triturer.

Il connaît chacune de ses
faiblesses, de ses failles; il la
pousse à adopter des
comportements qu'elle déteste.

XI

Elle était faible, elle est
devenue forte.

Il le lui reproche.

Elle ne veut plus l'entendre lui dire: « Calme-
toi, arrête de gueuler »
quand elle exprime son désaccord.
Il la prend donc pour une bête!
Mais si elle crie et s'énerve, c'est parce qu'il
est sourd à son discours,
sourd à ce qu'elle ressent, à ce qu'elle pense,
à ce qu'elle exprime!

XII

Elle dit: « Je pars »...

Il est saisi de panique
et de fureur...

XIII

Il dit: « Tu seras une étrangère pour moi. »
et il la dépossède de leurs années de vie commune.

Il dit: « Au fond, tu ne m'as jamais aimé. »
et il la dépossède de cette bataille menée pendant toutes ces années pour construire leur relation.

Il dit: « Je n'attendrai pas que tu aies déménagé, je mets tes affaires dehors. »
et il la dépossède de son présent et de son choix.

Il dit: « J'aurais été celui qui

t'aura le plus aimée dans ta vie,
tu ne trouveras personne pour te
supporter. »
et il la dépossède de toute possibilité
d'avenir.

Il dit: « Tout ce qu tu m'as
raconté sur ton passé, ton enfance
était faux, tu as tout exagéré,
tout imaginé. »
et il la dépossède de toute sa vie.

Elle a peur, peur qu'il ne la détruise
tout à fait, car lui ne peut
pas perdre.

XIV

Elle est seule. Enfin seule.
Elle écoute le silence qui porte en
écho les mots de son histoire.
Elle tente de les saisir, de les
agencer, de leur donner un sens
acceptable. Quelques-uns
s'échappent, hurlent dans ses
oreilles, la déchire.

Il lui faudra du temps pour les apprivoiser. Du
temps pour trouver une
juste place à tout ce temps passé.
Du temps aussi pour se connaître elle-même et se
laisser le droit
d'exister.

FIN

Coralie Brunot

Chanteuse, professeure de chant, coach vocal, créatrice de spectacles, metteuse en scène, décoratrice, accessoiriste, conseillère artistique, elle est aussi auteure avec une préférence pour la poésie et les textes courts. Elle se sent souvent inclassable, car curieuse par nature, elle n'aime pas être enfermée dans une case.

<https://coralie-brunot-artiste-lyrique-professeure-de-chant.blog4ever.com/>

Mes deux amours

Catherine Delamare

Ça y est : il dort.

Elle a vidé le somnifère dans son whisky tout à l'heure. Les gouttes sont tombées une à une, laissant une auréole huileuse sur les parois du verre. Elle a mis plus de glace pilée que d'habitude et le tour est joué.

Ce soir, elle part, elle s'évade, elle se sauve.

Je me barre oui, je me carapate, je me défile, je prends la tangente. Avec Théo et Vlad.

Ça fait six ans qu'elle a pris sa décision. Depuis la naissance de Théo. La première année, elle était sûre d'elle, il fallait juste choisir le bon moment. Qui ne s'est jamais présenté. La deuxième année, l'énergie était encore présente mais Théo était si petit, si faible. Elle s'est convaincue que mieux valait le confort, même un confort empoisonné qu'une vie incertaine. Mieux valait la chaleur, les repas équilibrés et les vêtements douilletts. Alors elle a laissé passer toutes les occasions, elle a courbé le dos, elle a attendu. Que Théo soit plus fort, plus grand. Pourtant, elle a vu qu'il ne grandissait pas, parlait à peine. Mais elle a pensé que ça serait pire si elle partait. Alors les six années sont passées.

Et puis il y a eu la voix de ce matin, à la radio. Il y a eu l'injonction.

Et lui, maintenant il dort. Comme chaque soir, il est rentré du travail, tard, s'est installé dans le canapé, a exigé son apéritif. Comme chaque soir, il a attendu d'elle les gestes précis, une attention douce. Comme chaque soir, il a donné les ordres. De

sa voix nasillarde et menaçante. Maintenant, il dort, sa tête penche vers la droite, il se ratatine. Il s'affale. Pour un peu il ne lui ferait plus peur. Elle lui parle pour tester la qualité de son sommeil. Léger, lourd, nauséux ? non, profond. C'est le moment.

Ce matin, elle a tiré la valise de dessous le lit, la valise qu'elle a ouverte vingt fois, vêtements jetés en vrac, les habits de Théo, le carnet de santé, la bouteille de sirop, le bonnet bleu, le livre d'images.

Elle éteint les lumières de la maison. Elle ferme la porte à clefs, elle a pris soin de lui voler ses clefs, d'arracher les fils du téléphone et d'enlever la batterie de son portable. C'est du temps de gagné s'il se réveille trop tôt.

Théo tiré de son lit, les yeux à demi fermés, la bouche entrouverte comme quand il boude, les boucles en bataille, du sommeil plein le crâne, des morceaux de rêve arrachés, filandreux.

Vlad, détaché de sa laisse, libre enfin, bondissant, testant ses pattes endolories, remettant en marche la machine de son corps longtemps assoupie par des années de chaînes.

Le coffre ouvert, la valise en équilibre, Théo dans les bras. Elle l'installe sur le siège arrière. Attache sa ceinture. Vlad saute sur le siège. Sa tête posée contre Théo. Truffe contre joue. Haleine contre haleine. Vlad, asséché d'amour pendant des années retrouve d'instinct la source de chaleur. Lui aussi a appris le calme et la transparence.

La voiture démarre en silence. Complice. Solidaire.

Dormez mes amours. On part vers le calme. Vers le sommeil doux.

Les premiers lacets. Les gravillons sur l'asphalte. Ça crisse. Ça grince. C'est la vie qui redémarre.

Je me barre. Tchao. Tchuss. Paka. Nej da.

« C'est aujourd'hui. Demain il sera trop tard. C'est aujourd'hui. Il faut partir. » La voix de ce matin a donné l'ordre. Un ordre insistant. Répondre aux ordres, elle connaît. Dans cet ordre-là elle a reconnu la vie qui frissonne. La voix ce matin a dit clairement de répéter à l'infini les mots jamais dits, elle a dit de tester les mots retenus, de les libérer. Que l'énergie viendrait de là, que c'était la première étape. « Ne plus accepter, si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour eux, pour elle, votre fille, pour lui, votre fils ». Oui, pour vous mes amours. Pour toi, Théo pour que tu grandisses enfin. Que tu parles enfin.

Les vitres ouvertes, le vent alpin carnassier déchire ses tympanes.

Saleté de vent. Saletés de montagnes.

Dors salopard, ordure, dors, je me barre. Oui c'est ça. Ce sont ces mots-là. Exactement. Elle les reconnaît. Elle pensait les avoir oubliés mais ils sont là, ils se bousculent, ils s'enclenchent.

La voix de Claire. Une étincelle dans sa vie. La voix de Claire à la radio ce matin. Sa chronique sur les violences faites aux femmes. Elle se reconnaît. C'est d'elle dont Claire parle. C'est à elle que Claire parle. Refuser. Se lever. Se relever. Partir et demander de l'aide.

Théo geint. Il rêve. Mais de quoi. Il parle si peu. Il est si sage. C'est dans ses rêves qu'il parle le plus. Parfois il crie. Parfois il rit. Sinon, c'est le silence. Le pouce dans la bouche. La ride au milieu du front. Son corps transparent à force de vouloir disparaître. Il a compris qu'invisibilité et calme étaient synonymes.

Six ans que ça dure. Jusqu'à la voix de Claire. L'injonction de Claire. « Partir, il faut partir ». L'énergie de Claire.

Toute la journée passée à faire des plans : valise, somnifère, colère, boule au ventre, pharmacie. C'est fait. Claire a insisté : il faut refuser, il faut fuir. Et parler. Se cacher. Au début. Mais surtout ne pas se retourner. Dire les mots. Les cracher. Conditionner son cerveau pour l'empêcher de continuer à poser les mauvaises questions. Agir. Ne pas s'asseoir. La valise, les habits de Théo. Le somnifère. Dire à voix haute tous les mots trop longtemps avalés. Crier. Hurler. Attendre son retour. Avec impatience pour une fois. Égrener les gouttes dans le verre de whisky comme on compterait des balles de revolver.

Je suis passée à la pharmacie, je t'ai acheté tes médicaments. Calme. Résolution.

Elle arrive dans la vallée. Le vent est tombé. La route est droite pendant quelques kilomètres. Puis ce sera le col. Les hauts sapins. La forêt dense. Le noir plus noir que la nuit.

Dors charogne, saleté, raclure. Je me sauve avec mes deux amours.

Le col. Ralentir. La voiture s'essouffle. Les grands arbres surpris dans leur sommeil nocturne par les phares. Ils sont ébouriffés. Mal réveillés. Bougons.

Bientôt, je vous aurai oublié. Toi, lui, tous. Les grands, les petits. Les solitaires. Tous autant que vous êtes, je vous oublierai. Je vais là où vous ne serez pas.

Après le col, c'est l'autre vallée. C'est déjà ailleurs. C'est toujours la montagne. C'est là qu'elle l'a rencontré. Il y a sept ans. Un bal. Un été. Le folklore, le génépi, la cloche qui tinte au cou des vaches. Les fleurs jaunes et les minuscules pâquerettes. Le cri des éperviers. Ou des milans noirs. La tête qui tourne... Sa solitude d'alors après les années de galère. La première nuit sous les étoiles. Le premier matin. La première neige. La maison à flanc de montagnes. Et l'espoir d'avoir trouvé un endroit où

vivre, un endroit à elle. Mais les portes de la prison se sont refermées au bout de quelques jours seulement. Une prison dorée au début. Les mots durs ont commencé. Les ordres. Les insultes. La montagne s'est resserrée chaque jour davantage empêchant le soleil de la réchauffer. L'isolement. Les mots de plus en plus forts. Les menaces. La naissance de Théo très vite. Et la peur d'être séparée de lui.

Théo se réveille. Il demande où il est. Il a froid. Vlad le rassure. Je ne sais pas comment. Mais Théo se rendort. Les chiens sont des magiciens.

Dormez mes amours. On part vers la lumière. Loin de l'ombre des montagnes qui cachent le soleil trop tôt.

Elle sait où elle va. Elle va là où il ne sait pas qu'elle va. C'est loin.

Elle a appris par cœur le numéro de téléphone. Claire a répété plusieurs fois ce matin que c'était la première étape. Elle appellera quand elle sera arrivée.

Mais il faut rouler encore. Toute la nuit. Toute la journée.

Encore un col. Le dernier. Après ce sera de la moyenne montagne. Moins de virages, moins de lacets. Un air plus léger.

Il dort encore, c'est sûr. Elle a compté les gouttes au début et puis les a laissés s'égrener lentement. Trop de gouttes sans doute.

L'après, elle ne sait pas à quoi il va ressembler. Mais ça ne sera plus la montagne. Cette certitude lui zèbre l'intérieur du ventre comme le calme qui fait exploser une angoisse tenace.

C'est dans le ventre que ça se passe. Ça se dénoue. Ça libère les cris. Ça vient du ventre et ça sort par la bouche. L'air vicié sort par spasmes. Des hoquets. Du vomi. Elle se gare. Elle sort de sa voiture. Elle est pliée en deux, six ans de silence et de peur surgissent de sa bouche. Le silence a un goût de suie. Ce qui

sort d'elle est noire. C'est du pourri. Des glaires. Du moisi. Ça lui arrache la gorge. Ça bouche ses oreilles. Un torrent de mots gardés secret s'éjecte d'elle. Ça jaillit. Ça ne s'arrête plus. Elle tombe. Les graviers attaquent ses genoux. Le flot visqueux continue à sortir d'elle. Longtemps. Épuisée, elle s'appuie contre la voiture. La tôle est froide derrière son dos. Ce froid lui fait du bien. Dans les phares, elle voit Théo et Vlad qui l'observent. Théo appuyé contre Vlad. Ils se soutiennent tous les deux. Ils tanguent mais ils se tiennent droits. Ils ne font pas de bruit. Ils assistent, muets et interloqués, à sa mue.

Elle reprend son souffle petit à petit. Elle agite sa main vers Théo pour dire, ne t'inquiète pas, ça va passer. C'est fini. L'air qui entre en elle maintenant est doux. Il tapisse l'intérieur de sa trachée d'un pansement de velours. Respirer. Elle avait oublié.

Théo et Vlad s'approchent. Ils s'assoient à côté d'elle sur le sol froid, dans les éclaboussures des mots noirs, dans la lueur des phares. Une douceur en elle, inconnue.

Sourire, elle ne peut pas. Pas encore.

Sourire, je ne peux pas. Pas encore.

Mais c'est une question d'heures, mes amours. C'est une question d'heures.

FIN

Catherine Delamare

Après plus de 40 ans de vie à Paris et plus de 30 ans dans une multinationale, j'ai tout changé en 2014 en m'installant dans un village de Normandie. Changement de vie, avec une place plus importante pour l'écriture, les voyages (la Russie en particulier et l'apprentissage de la langue), et le quotidien plus ancré dans

les saisons et la nature. J'écris principalement des nouvelles et participe régulièrement à des ateliers d'écriture et à des concours (qu'il m'arrive de gagner !) et depuis quelques mois je me suis lancée dans un projet au long cours que j'espère mener à bien.